



Universiteit  
Leiden  
The Netherlands

## **Le miroir de la France : Johan Huizinga et les historiens français**

Voogd, C.N. de

### **Citation**

Voogd, C. N. de. (2013, September 12). *Le miroir de la France : Johan Huizinga et les historiens français*. Retrieved from <https://hdl.handle.net/1887/21732>

Version: Corrected Publisher's Version

License: [Licence agreement concerning inclusion of doctoral thesis in the Institutional Repository of the University of Leiden](#)

Downloaded from: <https://hdl.handle.net/1887/21732>

**Note:** To cite this publication please use the final published version (if applicable).

Cover Page



Universiteit Leiden



The handle <http://hdl.handle.net/1887/21732> holds various files of this Leiden University dissertation.

**Author:** Voogd, Christophe Nicolaas de

**Title:** Le miroir de la France : Johan Huizinga et les historiens français

**Issue Date:** 2013-09-12

# Chapitre premier

## *Huizinga et la France (1897-1945)*

### 1.1. Voyages

Le premier voyage documenté de Huizinga en France a lieu en juin 1921, lorsqu'il vient donner à Paris devant l'Assemblée générale de la Société d'histoire diplomatique une conférence sur « La valeur politique et militaire de l'idée de chevalerie à la fin du Moyen Âge<sup>1</sup> ». L'origine de cette invitation se trouve dans son premier réseau tissé en France, via la SDN : le milieu des diplomates, que lui a ouvert son collègue et ami juriste, Willem van Eysinga. Celui-ci, délégué néerlandais à Genève, a sensibilisé son collègue français Gabriel Hanotaux<sup>2</sup>, ancien ministre des affaires étrangères, membre de l'Académie française et pilier de la Société et de la *Revue d'histoire diplomatique*, au récent livre de Huizinga, *Herfsttij der Middeleeuwen*. Huizinga rend visite à Hanotaux le 16 juin au domicile de ce dernier<sup>3</sup>, avenue Hoche, et discute avec lui de la traduction de *Herfsttij* en français, ce qui donnera lieu à une « collaboration » aussi étrange qu'infructueuse<sup>4</sup>. Voyage également touristique où Huizinga joint l'utile à l'agréable, en visitant notamment le Panthéon avec son ami, le peintre Jan Veth<sup>5</sup>.

Huizinga va alors sur ses 49 ans : il paraît difficile de croire que l'auteur de *Herfsttij* ne se soit jamais rendu en France auparavant et notamment dans cette Bourgogne qui constitue le cœur de son étude, d'autant que « le contact direct avec le passé » est, à ses yeux, l'expérience

---

<sup>1</sup> Conférence largement inspiré de sa leçon inaugurale de 1915 à Leyde sur « Les idéaux historiques de l'existence » (*Oer historische levensidealen*) et bien sûr de *Herfsttij*, en particulier du chapitre III de la première édition néerlandaise.

<sup>2</sup> Gabriel Hanotaux, (1853-1944). De formation juridique, mais passionné d'histoire, - il suit les cours de l'École des hautes études et de l'école des chartes - il est dès 1876 un collaborateur de Gabriel Monod à la toute nouvelle *Revue historique*. Après une étude sur les *Origines de l'institution des intendants de province* (1884), il écrit à partir des papiers de Richelieu au Quai d'Orsay une *Histoire du cardinal de Richelieu* qu'il remaniera jusqu'à sa mort. Devenu familier du Quai d'Orsay et proche politiquement de Ferry, il entame une carrière diplomatique qui le conduit par deux fois au poste de ministre des Affaires étrangères (1894-1895 et 1896-1898) ; il mène une politique pro-russe et anti-anglaise. Membre de l'Académie française, éditorialiste dans de nombreux journaux et revues, inlassable préfacier, Hanotaux est une des figures éminentes de la droite républicaine dans le monde intellectuel. Après ses postes ministériels, il n'aura plus de rôle politique direct mais jouera encore un rôle diplomatique important, notamment à la SDN. Il est l'un des symboles et des artisans de la synthèse entre le régime républicain et le nationalisme français, notamment pendant la première guerre mondiale, sur laquelle il écrit à chaud plusieurs ouvrages (voir sa notice biographique dans C. Amalvi, (dir.) *Dictionnaire biographique des historiens français et francophones. De Grégoire de Tours à Georges Duby*, Paris, 2004, p. 155-156).

<sup>3</sup> Lettre de Huizinga à Hanotaux, 15 juillet 1921, AH, dossier « Hanotaux », lettre non publiée : ci-après *Corr. hors BW*.

<sup>4</sup> Sur le rôle de Van Eysinga et le contact avec Hanotaux, voir A. van der Lem, « Ils sont vraiment civilisés. », *art. cit.*, p. 35-36 et H. Wesseling, *A Cape of Asia*, *op.cit.*, p. 149-150.

<sup>5</sup> A. van der Lem, *Johan Huizinga*, *op.cit.*, p. 173.

fondamentale de l'historien<sup>6</sup>. De fait, il mentionne en 1916, dans une lettre au directeur de la *Revue de Hollande*, qu'il a effectué des séjours en France, mais que ceux-ci ont été « de trop courte durée, hélas, pour que [s]es impressions puissent avoir aucun intérêt » (BW, III, 182a). Assurément les notations de *L'Automne* sur le retable de Dijon ou le puits de Moïse à Champmol laissent à penser que Huizinga les a bel et bien « vus », puisqu'il fait allusion à un contact visuel (« en regardant », « spectateur »)<sup>7</sup>, même si le texte ne permet pas de trancher absolument entre réalité et reproduction.

Sauf à tomber dans un hypercriticisme qu'il a toujours brocardé<sup>8</sup>, il n'y a toutefois aucune raison de mettre en doute sa parole à propos de ses premiers séjours en France, qui restent toutefois difficiles à dater avec précision : peut-être déjà dans ses années d'études à Groningue, marquées par son intérêt passionné pour la culture française, époque pour laquelle la correspondance conservée est très lacunaire ; ou bien, et de façon plus assurée, entre 1902 et 1914, années où il avait coutume de voyager avec sa première épouse, notamment en Italie, en Suisse et en Belgique, et où il conçoit le projet d'un livre sur la « culture bourguignonne » qui deviendra *Herfsttij der Middeleeuwen*. L'évocation de « beaux projets [de voyage] pour Dijon et la Bourgogne » dans une lettre de janvier 1907 (BW, I, 57) à André Jolles renforce une telle hypothèse. Il est certain en tout cas que de tels voyages n'ont pu avoir lieu durant la première guerre mondiale, les Pays-Bas étant alors coupés de la France par l'occupation de la Belgique et la guerre sous-marine qui fait rage en mer du Nord.

Les voyages postérieurs en France sont en tout cas bien attestés : il y en aura 9 au total, dont un à Poitiers en compagnie de son ami Barge du 30 mai au 2 juin 1933 ; un autre à Nice du 27 au 29 octobre 1938 dans le cadre de la coopération intellectuelle internationale ; un dernier « à travers la France » (*een zwerftocht door Frankrijk*) (BW, III, 1400) durant l'été 39, au retour d'une session de la CICI à Genève, qui s'est tenue du 17 au 22 juillet<sup>9</sup> ; et – au moins – cinq à Paris, faisant de la capitale française la métropole européenne qu'il aura le plus visitée.

Son deuxième séjour aura lieu du 16 mars au 9 avril 1930, lorsqu'il participe à un échange universitaire avec Henri Hauser, professeur d'histoire économique à la Sorbonne<sup>10</sup>. L'initiative de cet échange est due à la « Société Pays-Bas-France » (*Genootschap Nederland-Frankrijk*) et s'inscrit dans une pratique alors très courante de l'université de Paris et, au-delà, dans le cadre d'une diplomatie culturelle française particulièrement active à l'égard des pays limitrophes de l'Allemagne<sup>11</sup>. Le déroulement montre que ce deuxième séjour a été préparé

---

<sup>6</sup> VW, VII, 72.

<sup>7</sup> *L'Automne*, p. 384 et 393.

<sup>8</sup> Notamment dans une lettre à Pirenne du 27 octobre 1917, où il s'en prend à son collègue d'Utrecht, le médiéviste Oppermann : « [...] M. O. a la manie de signaler partout des falsifications. Il voit partout des moines infiniment astucieux et d'une habileté de faussaires incomparable. Il les démasque tous » (BW, I, 197).

<sup>9</sup> *Coopération intellectuelle*, n° 97/98, IICI, Paris, 1939.

<sup>10</sup> Henri Hauser (1866-1946), normalien, agrégé d'histoire, il consacre sa thèse à François de La Noue (1531-1591) et devient l'un des meilleurs spécialistes de la Réforme et de la période moderne, dont les aspects économiques retiennent très tôt son attention. Il est le premier titulaire de la chaire d'histoire économique et sociale à la Sorbonne, à laquelle Marc Bloch lui succèdera.

<sup>11</sup> Cette société fondée en 1916, en pleine première guerre mondiale, illustre bien cette politique qui se poursuivra après 1918 dans le souci d'isoler l'Allemagne, comme le montre également la création d'instituts français en Tchécoslovaquie, en Autriche ou en Pologne : aux Pays-Bas mêmes, l'Institut français des Pays-Bas (Maison Descartes) sera créé en 1933. C'est encore pour la Société Pays-Bas-France, à l'occasion de son 15ème anniversaire, que Huizinga écrira son texte sur « L'historiographie française contemporaine » en 1931.

avec soin : il permettra à Huizinga d'assister au centenaire de la naissance de Fustel de Coulanges à la Sorbonne, d'y donner trois séries de cours et de prendre part à une réunion des grands romanistes français et à une autre du Centre international de synthèse<sup>12</sup>. Il prolonge son séjour par un déplacement en Bourgogne à l'invitation de Dacry, doyen de la faculté des lettres de Dijon<sup>13</sup>, où il est accueilli par Gaston Roupnel, au nom de la Faculté<sup>14</sup>. Il visite la capitale bourguignonne, Vézelay, Avallon, Semur, Beaune et, probablement, le château de Thoisly-la-Berchère, près de Saulieu<sup>15</sup> et donne un cours sur « La physionomie morale de Philippe le Bon ». Autant d'occasions, à Paris comme à Dijon, de manifestations sociales voire mondaines, tels les repas donnés par le gratin de la colonie néerlandaise, les déjeuners chez Madame Hauser et chez le Baron Seillière, où il pourra satisfaire son goût pour les noms aristocratiques ; enfin son mémorable dîner avec ses collègues de l'université de Dijon au restaurant *Les Trois Faisans* le 7 avril<sup>16</sup>. Séjour également utile pour la notoriété de Huizinga en France puisque deux de ses interventions vont être publiées<sup>17</sup> et qu'il rencontre à Paris une jeune traductrice, Julia Bastin, qui jouera un rôle décisif dans la parution de *Herfsttij* en français<sup>18</sup>.

Le troisième voyage aura lieu en octobre 1933 (du 16 au 18) dans le cadre du troisième « Entretien » du Comité permanent des lettres et des arts de la Commission internationale de coopération intellectuelle de la SDN sur « l'avenir de l'esprit européen ». Il y a là, sous la présidence de Paul Valéry, le gotha de l'Europe intellectuelle : Benda, Benès, Huxley, Focillon, Keyserling, Madariaga, Mann etc<sup>19</sup>. L'origine exacte de cette invitation prestigieuse – d'autant que Huizinga y est sollicité pour apporter également une contribution écrite aux débats – n'a pu être retrouvée. La rencontre a été organisée par le « Comité français de coopération européenne », dont les archives, mal tenues, se trouvent dans celles de l'Institut international de coopération intellectuelle : on y trouve seulement mention de l'accord de Huizinga pour participer aux entretiens<sup>20</sup>. On peut toutefois aisément comprendre cette invitation : d'une part, et comme en 1921, il faut y voir l'effet du réseau dont il dispose à la SDN, où son nom a été proposé par les autorités néerlandaises l'année précédente pour être le nouveau membre néerlandais de la CICI, après le décès de son compatriote et prix Nobel de physique, Hendrik Lorentz<sup>21</sup>. D'autre part la parution du *Déclin du Moyen Âge* en cette même

<sup>12</sup> BW, II, 851.

<sup>13</sup> Lettres de Dacry à Huizinga des 26 mars et 2 avril 1930, AH, dossier « Dacry », *Corr. hors BW*.

<sup>14</sup> Lettres de Gaston Roupnel à Huizinga les 6 et 7 avril 1930, AH, dossier « Roupnel », *Corr. hors BW*. Roupnel est par ailleurs un proche de Lucien Febvre.

<sup>15</sup> Madame Girod de l'Ain, qu'il a rencontrée chez les Seillière à Paris, a obtenu pour lui l'autorisation de visiter ce château privé du XVe siècle contenant de « très remarquables tapisseries » et lui adresse également une « liste très complète de tout ce qu'il y a d'intéressant en Bourgogne » (lettres des 2 et 4 avril 1930, AH, dossier « Girod de l'Ain », *Corr. hors BW*).

<sup>16</sup> BW, II, 849 et 851.

<sup>17</sup> Lettre datée « mardi soir » de Julia Bastin à Huizinga fixant le rendez-vous à « mercredi après-midi » (très probablement le 26 mars), lors du passage de ce dernier à Paris. AH, dossier « Bastin », *Corr. hors BW*.

<sup>18</sup> « L'Etat bourguignon. Ses rapports avec la France et les origines d'une nationalité néerlandaise », *Le Moyen Âge*, 3<sup>e</sup> série, 1, 1930, p.171-193 et 2, 1931, p.11-35 et 83-96 ; « La physionomie morale de Philippe le Bon », *Annales de Bourgogne*, 4, 1932, p. 101-129.

<sup>19</sup> *Coopération intellectuelle*, n° 38, IICI.

<sup>20</sup> « Comité français et comité fédéral de coopération européenne », lettre du 20 septembre 1933, UNESCO, IICI, B. IV, 45.

<sup>21</sup> Voir notamment la lettre du 1er juin 1932 de Montenach, sous-secrétaire de la SDN chargé de la coopération intellectuelle, au diplomate néerlandais Van Kleffens, lui demandant « des renseignements aussi circonstanciés que possible sur l'historien de votre pays que vous m'aviez signalé comme l'un des candidats à la commission de

année 1932 a incontestablement renforcé sa notoriété en rendant son œuvre accessible aux diplomates française et francophones qui dominent l'organisation intellectuelle de la SDN.

Mais sans doute au moins aussi déterminant dans son accession au cercle prestigieux des grands esprits européens, fut l'impact de l'incident Von Leers qui provoqua une forte émotion et un mouvement de soutien à Huizinga, particulièrement vif en France. Le 20 avril 1933, après une première brève, *Le Temps* revient plus longuement sur l'affaire :

Lettre des Pays-Bas

### **L'incident allemand à la conférence de Leyde**

(de notre correspondant particulier)

*Le Temps* a publié récemment une courte information relative à la clôture précipitée de la conférence internationale universitaire de Leyde.

Ayant fait partie de la délégation française qui a pris part à cette conférence, je voudrais exposer sommairement les faits qui ont motivé cette clôture inattendue.

Le 7 avril s'est ouverte à Leyde une conférence internationale d'étudiants et d'universitaires anglais, allemands et français sous les auspices de l'Entr'aide universitaire internationale. La célèbre université de Leyde, la plus ancienne des universités hollandaises avait réservé aux délégués des trois pays une très large et très accueillante hospitalité. La délégation anglaise, composée d'une élite des universités britanniques, était présidée par M. Claude Guillemard, professeur d'économie politique à Cambridge ; les délégués français avaient à leur tête une personnalité éminente et très connue dans les milieux internationaux de Genève, le docteur Paul Mantoux. L'Allemagne était représentée par des délégués appartenant exclusivement aux associations nationalistes universitaires. Ceux-ci s'étaient fait précéder d'un mémoire exaltant la « révolution nationale » allemande comme étant en partie l'œuvre de la jeunesse universitaire et exprimant, en termes violents, les plus pures doctrines national-socialistes, relatives à l'antisémitisme au racisme et à la révision des traités.

Les débats devaient porter sur l'opinion des jeunes intellectuelles, d'une part vis-à-vis des problèmes de la nation et de l'Etat, d'autre part vis-à-vis des problèmes économiques et politiques de l'Europe. Le caractère agressif des opinions soutenues par les Allemands, joint aux tendances politiques très nettes de ceux qu'on avait chargés de défendre ces thèses, ne pouvaient guère contribuer à créer l'atmosphère paisible et l'esprit international souhaitables dans de pareilles circonstances.

Il faut reconnaître cependant que les délégués allemands firent, en général, preuve d'habileté et surent exprimer avec une modération de forme assez inattendue des idées dont le fond était violemment offensif. Le président de la délégation, M. van Leers<sup>22</sup>, qui est, paraît-il, le chef des organisations nationalistes d'étudiants allemands, se fit remarquer, en particulier, par une apparence souriante, par un ton volontairement doux et peu compatible avec le caractère farouche de ses opinions politiques.

Au cours des travaux, il vint à la connaissance du recteur de l'université de Leyde, le docteur Huizinga, professeur d'histoire réputé et président d'honneur de la conférence, que M. van Leers est l'auteur d'une brochure de propagande national-socialiste, intitulée *Juden raus!* (« dehors les Juifs ! ») : quelques

---

coopération intellectuelle » (UNESCO, IICI, A. I. 116). En réponse, le 28 juin, Van Kleffens envoie à Montenach un exemplaire du *Déclin du Moyen Âge* (SDN, CICI, 5B/36574/1397). Ce sera finalement B. Loder, ancien président de la Cour Permanente de Justice Internationale de la Haye qui sera nommé. Montenach évoque toutefois « l'idée de trouver un moyen de l'associer [Huizinga] aux travaux de l'organisation » et déjà sa possible nomination comme suppléant de Loder (lettre de Montenach à Van Kleffens, 30 août 1932, SDN, CICI, 5B/36574/1397).

<sup>22</sup> La littérature secondaire néerlandaise et plusieurs contemporains écrivent le nom « Von Leers » à l'allemande mais l'on trouve également « Van Leers », le nom étant d'origine néerlandaise, comme l'orthographe l'article du *Temps*, conformément aux propres écrits de Huizinga lui-même sur l'incident (cf. BW, II, 995 et le mémorandum de Huizinga annexé à cette lettre). On suivra ici la graphie actuelle.

passages de cette brochure décrivent dans le détail les prétendus sacrifices rituels au cours desquels on voit les juifs massacrer des petits enfants chrétiens, leur ouvrir les veines pour en retirer le sang et l'utiliser à des fins obscures ; M. van Leers termine son exposé en mettant en garde les mères allemandes contre le danger que court leur progéniture, parce que, déclare-t-il, ces pratiques ont encore lieu actuellement !

Dans ces conditions, le docteur Huizinga a cru devoir, après avoir consulté ses assesseurs, prier M. van Leers de ne plus se présenter à l'Université. Cette décision motivant, après de longues discussions, le départ de la délégation allemande, a provoqué, cela va sans dire, l'arrêt des travaux de la conférence.

Il est infiniment regrettable que ceux qui, en haut lieu, se sont chargés de composer la délégation allemande aient placé M. van Leers à la tête de cette délégation. C'est regrettable pour nos amis hollandais qui ont été obligés de revenir sur une hospitalité accordée de la manière la plus cordiale ; c'est regrettable pour ceux des Allemands qui, nous voulons le croire, ne se solidarisent pas tous avec les écrits de M. van Leers ; c'est regrettable enfin au point de vue international ; l'avenir des collaborations universitaires, pas plus d'ailleurs que la cause défendue par les étudiants allemands, n'ont rien à gagner de tels incidents. En provoquant, d'une manière inattendue, l'arrêt de discussions, qui, peut-être, auraient abouti à une certaine compréhension, M. van Leers n'a guère rendu service à sa délégation. On nous dit qu'il vient d'être chargé d'enseigner l'histoire en Allemagne. Quelle histoire ?

P.G.M<sup>23</sup>.

« Incident allemand », responsabilité claire de Von Leers et approbation au moins tacite de l'attitude de Huizinga, telle est la tonalité de la réaction d'un journal, connu pour sa proximité avec le Quai d'Orsay ainsi qu'avec les milieux libéraux et protestants, et également très sensible à la question de l'antisémitisme, à laquelle il consacre une rubrique régulière. Huizinga pouvait compter sur le soutien d'un quotidien aussi proche de ses propres opinions, comme de celui de ses amis français, qui vont se manifester à leur tour. La première correspondance a dû particulièrement lui faire chaud au cœur, puisqu'elle provient, dès le 21 avril, de Sylvain Lévi<sup>24</sup>, le grand sanskritiste qui avait été l'inspirateur de sa thèse sur le théâtre indien, et qu'il avait reçu entre-temps chez lui<sup>25</sup> : Lévi, informé par « les journaux », le félicite pour « l'acte si noble [...] accompli à la réunion universitaire de Leyde » (BW, II, 999). Henri Sée, l'historien de l'économie, ancien professeur à Rennes<sup>26</sup>, auquel Huizinga a rendu hommage dans son panorama de l'historiographie française deux ans plus tôt, lui écrit à son tour le 5 juin pour s'indigner de la réaction de l'*Historische Zeitschrift* et soutenir son collègue néerlandais : « Toutes les personnes qui révèrent la liberté de pensée doivent être de tout cœur avec vous » et demande des renseignements supplémentaires « pour contribuer à montrer jusqu'à quel point d'aberration peut aller le « racisme » (BW, II, 1023).

---

<sup>23</sup> Il est fort probable que derrière ces initiales (« PGM ») se trouve Paul Mantoux lui-même.

<sup>24</sup> Sylvain Lévi (1863-1935), l'un des plus brillants orientalistes européens de sa génération, maître de conférences à l'École pratique des hautes études à 22 ans et professeur au collège de France à 31 ans. Fondateur de la Société asiatique et de la Maison franco-japonaise qu'il dirigea l'une et l'autre, il fut d'abord un grand spécialiste de l'Inde, en particulier de la littérature védique et du bouddhisme. Son *Théâtre indien* date de 1890 et constitue sa thèse principale. Dreyfusard et sioniste convaincu, il sera également président de l'Alliance israélite universelle et un adversaire vigoureux d'Hitler dont il dénonce les persécutions dans un discours au Trocadéro dès 1933. Voir sa notice biographique dans C. Charle, *Les Professeurs du Collège de France, Dictionnaire biographique (1901-1939)*, Paris, 1988.

<sup>25</sup> Le dîner avec Lévi offert par Huizinga à Leyde, à l'issue d'un congrès d'orientalistes, est évoqué sans date par Leonhard Huizinga, *Herinneringen aan mijn vader*, La Haye, 1963, p. 98.

<sup>26</sup> Henri Sée (1864-1936), après sa thèse sur *Louis XI et les villes*, il évolue vers l'histoire économique et sociale moderne. Professeur à l'université de Rennes. Particulièrement productif après son départ de Rennes en 1920, il écrit notamment *Les origines du capitalisme moderne* et *Esquisse d'une histoire économique et sociale de la France depuis les origines jusqu'à la guerre mondiale*. Voir sa notice biographique dans C. Amalvi, (dir.) *Dictionnaire biographique des historiens français et francophones, op.cit.*, p. 287.

C'est avec Paul Mantoux<sup>27</sup>, autre grand spécialiste d'histoire économique, qui présidait la délégation française à Leyde, que la correspondance est naturellement la plus fournie : Huizinga le contacte courant juin, ainsi que les autres chefs de délégation, pour lui demander de réagir à la version de l'incident que Von Leers a donné pour un journal allemand et que le journal néerlandais *De Telegraaf* a repris<sup>28</sup>. Ce que fait volontiers Mantoux le 26 juin, en dénonçant les « sophismes du national-socialisme » et « la brutalité de ses méthodes », et en affirmant que « notre sentiment unanime a été que votre indignation était pleinement justifiée » (BW, II, 1040) ; tout en soulignant la courtoisie de Von Leers, sur laquelle il tient à revenir le lendemain par une nouvelle lettre précisant que « la déclaration de M. Von Leers [...] a été tout à fait correcte dans la forme »<sup>29</sup>. Mantoux s'informerait le 18 juillet des suites données à son témoignage<sup>30</sup>.

La veille, Henri Hauser, à son tour, a pris la plume et écrit au *Temps* pour apporter publiquement son soutien à son collègue néerlandais et dénoncer lui aussi la réaction de l'*Historische Zeitschrift* :

Correspondance

### La science historique et l'hitlérisme

M. Henri Hauser, professeur à la Sorbonne nous adresse la lettre suivante :

17 juillet 1933

Monsieur le directeur,

Puisque la question de l'enseignement international de l'histoire est de nouveau à l'ordre du jour, il convient pour éclairer les déclarations récentes du ministre allemand, Frick, de faire connaître à vos lecteurs la façon dont les autorités et aussi hélas ! les couches les plus éclairées du IIIe Reich entendent le respect de la science historique.

Dans son numéro daté de Munich 22 avril 1933, la plus importante des revues historiques allemandes, *Historische Zeitschrift* avait publié un article purement scientifique du professeur néerlandais Huizinga sur la crise de l'Etat bourguignon, au XVe siècle – conférence faite à l'université de Berlin et par invitation de celle-ci, le 28 janvier dernier.

Or, l'éminent professeur de Leyde, – qui a professé dans les universités de Paris, Dijon, etc .etc. – a eu l'occasion d'intervenir, avec une rare énergie, pour rappeler à l'ordre le représentant des étudiants nazis lors d'une récente réunion universitaire tenue en Hollande.

Voici donc les dernières lignes que la rédaction de la *Historische Zeitschrift* a cru bon d'ajouter à la page terminale de son numéro (p. 228) :

« L'article du professeur dr Huizinga, alors recteur de l'université de Leyde, était, comme presque tout le numéro, déjà imprimé, lorsque la rédaction a reçu l'avis officiel de l'incident provoqué par lui à

---

<sup>27</sup> Paul Mantoux (1877-1956), spécialiste d'histoire économique, auteur de *La Révolution Industrielle au XVIIIe Siècle; Essai sur les commencements de la grande industrie moderne en Angleterre*, Paris, 1906. Pour son implication dans la SDN voir ci-dessous, p. 39 (voir sa notice biographique dans C. Amalvi, *op.cit.*, p. 207).

<sup>28</sup> BW, II, 1037.

<sup>29</sup> Lettre de Mantoux à Huizinga du 27 juin 1933, AH, dossier « Mantoux », *Corr. hors. BW*. La chronologie indiquée en note dans la correspondance publiée doit être revue : la demande de Huizinga (non datée) à Mantoux et aux autres chefs de délégation (BW, II, 1037) ainsi que les deux lettres de Mantoux des 26 (BW, II, 1040) et 27 juin (*Corr. hors BW*) sont *antérieures* à l'article du *Telegraaf* du 29 juin, qui contient précisément leurs réponses aux déclarations de Von Leers.

<sup>30</sup> *Ibidem*.



l'université de Leyde. La rédaction déclare qu'elle n'aurait pas envoyé l'article à l'impression, si elle avait eu à temps connaissance de cet incident. »

Ce document, unique, je crois, dans les annales de la science historique, se passe de commentaires. Veuillez croire, Monsieur le directeur, etc.

Henri Hauser, professeur à la Sorbonne<sup>31</sup>

C'est enfin toujours à propos de l'incident Von Leers que Huizinga écrit à l'IICI, le 21 octobre 1933, juste après l'Entretien de Paris, et joint une documentation<sup>32</sup>.

En tout cas, à partir de 1933, l'insertion de Huizinga dans la république des lettres de l'entre-deux guerres est assurée : peu de temps après sa prestation, visiblement convaincante, aux entretiens de Paris, il est invité à prendre part à la « Correspondance » entre les grands intellectuels. Le choix lui est laissé entre participer aux échanges entre Einstein et Freud sur « Pourquoi la guerre ? » soit au volume sur « La Société des Esprits », soit encore à un échange avec le grand juriste pragois, Hans Kelsen<sup>33</sup>. Il préférera poursuivre et approfondir l'échange oral qu'il a eu lors des entretiens de Paris avec Julien Benda sur les relations entre l'Europe et ses nations<sup>34</sup>. Huizinga reçoit bientôt le célèbre *Discours à la nation européenne*, où son interlocuteur français a élaboré ses propres idées sur le sujet<sup>35</sup>, et décide de répondre en même temps au livre lui-même : ce sera la *Lettre à M. Julien Benda*<sup>36</sup>. Premier échange qui en précèdera d'autres, Huizinga intervenant dans presque tous les entretiens organisés par le Comité des Arts et des Lettres de la SDN<sup>37</sup>.

Désormais ses voyages en France seront souvent liés à ces activités, d'autant qu'il devient membre en 1935 de la Commission internationale de coopération intellectuelle : ainsi du séjour de trois semaines qu'il effectue à Paris en juillet 1937, à l'occasion du « Mois de la coopération intellectuelle » qui voit se réunir dans la capitale française la CICI, les commissions nationales et se dérouler un nouvel Entretien. Agenda très chargé qui accapare un Huizinga impatient de retrouver sa jeune fiancée Auguste Schölvinck, à laquelle il exprime sa lassitude devant la lourdeur bureaucratique de l'exercice ; lequel est heureusement agrémenté de réceptions mondaines, de visites d'exposition et d'une excursion à Chantilly<sup>38</sup>. L'année suivante, en septembre 1938, il donne une conférence pour la communauté néerlandaise de Paris à l'occasion des 40 ans de règne de la reine Wilhelmine<sup>39</sup>. En octobre 1938 (du 27 au 29), c'est à Nice qu'il se rend pour la réunion du Comité permanent des lettres et des arts de la CICI et l'entretien sur « la qualité de la vie ». Il reviendra encore du 17 au 23 décembre de la même année à Paris pour assister au Comité exécutif de la Commission dont il

---

<sup>31</sup> *Le Temps*, 19 juillet 1933, p. 3.

<sup>32</sup> Lettre de Huizinga à Bonnet, UNESCO, IICI, I. II. I.

<sup>33</sup> Lettre de Bonnet à Huizinga, 17 novembre 1933, UNESCO, IICI, F.II. I

<sup>34</sup> Lettre de Huizinga à Bonnet, 23 novembre 1933, *ibid.* Il est possible que Huizinga ait fait la connaissance de Benda en 1930, à l'occasion d'une tournée de conférences de ce dernier aux Pays-Bas à laquelle Benda fait allusion dans une lettre du 23 janvier 1935, en demandant à Huizinga de l'aider à organiser une nouvelle tournée en Hollande (BW, III, 1116).

<sup>35</sup> Julien Benda, *Discours à la nation européenne*, Paris, 1933.

<sup>36</sup> VW, VI, 269-278.

<sup>37</sup> Sur l'activité de Huizinga au sein de la coopération intellectuelle voir ci-dessous, 3.5.

<sup>38</sup> Lettres à Auguste Schölvinck, du 2 au 23 juillet 1937, BW, III, p. 185-204.

<sup>39</sup> A. van der Lem, *Het Eenwige verbeeld...*, *op.cit.*, p. 202.

est devenu la même année vice-président<sup>40</sup>. Après s'être décommandé pour raison de santé en avril 1939, il donnera son accord pour une dernière réunion prévue les 24 et 25 mai 1940, mais que l'invasion des Pays-Bas et de la France ne permettra pas de tenir<sup>41</sup>.

## 1.2. Réseaux

Loin d'être le fruit des circonstances<sup>42</sup>, on constate donc que la plupart de ces voyages sont la résultante des réseaux tissés en France par Huizinga, réseaux que ces séjours vont à leur tour renforcer. La réalité et la force des relations françaises de Huizinga est bien attestée par un fait significatif : c'est sur proposition de la France au Conseil de la SDN qu'il est nommé, le 7 septembre 1935, membre de la Commission internationale de coopération intellectuelle en remplacement de Bernard Loder, démissionnaire pour raisons de santé et dont il venait d'être nommé suppléant en juillet<sup>43</sup>. Et de fait le croisement de sa correspondance, de ses rencontres et des publications, montrent la multiplicité de ces réseaux français, que l'on peut regrouper en cinq catégories :

1/ le réseau « franco-néerlandais » : ce premier réseau auquel Huizinga a accès en tant que professeur à Leyde est historiquement décisif pour sa réception en France. Ainsi du rôle de « passeurs » entre les deux pays, de deux collègues néerlandais de Huizinga, Nicolas Japikse<sup>44</sup> et H.G. Smit qui rendent compte dans la *Revue historique* de l'actualité historiographique néerlandaise et y évoquent les travaux de Huizinga. Autre intermédiaire de poids entre les deux pays, Gustave Cohen, professeur à Amsterdam, à Strasbourg puis à la Sorbonne, fondateur de la Maison Descartes d'Amsterdam en 1933, spécialiste de littérature médiévale et l'un des rares connaisseurs français de la langue et de la culture néerlandaises<sup>45</sup>. Durant la première guerre mondiale, il a fourni de la documentation à Huizinga en vue de *Herfstij*<sup>46</sup>; ce dernier le sollicite en 1921 pour promouvoir l'ouvrage en France<sup>47</sup>; en avril 1930, Cohen, qu'il vient de voir à Paris, le remercie pour l'envoi de *Tien Studiën* et lui conseille la *Revue des cours et conférences* pour publier ses « belles leçons de la Sorbonne » sur « Le problème de la Renaissance<sup>48</sup> ». Une mention particulière doit aussi être faite du puissant réseau

---

<sup>40</sup> BW, III, 1371.

<sup>41</sup> UNESCO, IICI, dossier « Huizinga ».

<sup>42</sup> Ainsi que l'estime Els Naaijkens : « Ces contacts furent presque tous des contacts de circonstance », (E. Naaijkens, *Huizinga's werk in internationaal perspectief*, p. 73.)

<sup>43</sup> Lettre du Secrétaire général par intérim de la SDN à Huizinga du 15 octobre 1935, SDN, CICI, 5B/19154/5884.

<sup>44</sup> N. Japikse (1872-1944), professeur dans le secondaire à la Haye, puis sous-directeur et enfin directeur du « Bureau national pour les publications historiques » (RGP). Spécialiste du XVII<sup>e</sup> siècle néerlandais, son livre sur *Johan de Witt* sera longuement recensé par Huizinga en 1916 (VW, II, 74-85). H.G. Smit reprend sa chronique sur l'historiographie néerlandaise dans la *Revue historique* en même temps qu'il lui succède à la sous-direction du RGP.

<sup>45</sup> G. Cohen (1879-1958), né en Belgique, sa thèse sur *Les écrivains Français en Hollande dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle* (1920) avait fait de lui le grand intermédiaire intellectuel entre France et Pays-Bas. Pour sa notice biographique, voir C. Charle, *Les professeurs de la faculté des lettres de Paris. Dictionnaire biographique : volume 2 (1909-1939)*, Paris, 1986, p. 31-32.

<sup>46</sup> Lettre de Cohen à Huizinga du 14 décembre 1917, AH, dossier « Cohen », *Corr. hors BW*.

<sup>47</sup> Huizinga à Hanotaux, 2 juillet 1921 : « M. Gustave Cohen, prof. à l'université d'Amsterdam m'a promis un compte rendu du livre hollandais dans la *Revue historique* », AH, dossier « Hanotaux », *Corr. hors BW*.

<sup>48</sup> Lettre de Cohen à Huizinga, 21 avril 1930, AH, dossier « Cohen », *Corr. hors BW*.

confessionnel que constituent les liens étroits entre les églises réformées. Ainsi des « églises wallonnes », héritage vivace du « Refuge » protestant à la suite de la révocation de l'Edit de Nantes, où le culte est donné en français par des pasteurs souvent venus de France, tel le pasteur Samuel Cler de l'église wallonne de Leyde, qui sera le correcteur de la traduction de *Herfsttij* faite par Huizinga lui-même<sup>49</sup>. Enfin les liens familiaux jouent leur rôle : le romaniste Fernand Baldensperger<sup>50</sup>, chez qui Huizinga est invité à dîner à Paris en mars 1930, est un cousin de la famille Heldring<sup>51</sup>, dynastie de notables néerlandais avec lesquels il est en relation<sup>52</sup>.

2/ Le deuxième réseau dans lequel il entre est celui que l'on pourrait qualifier des « historiens-diplomates » qui gravitent autour de la SDN : Hanotaux bien sûr, mais aussi Paul Mantoux dont on vu le rôle lors de l'incident Von Leers, très impliqué dans les institutions de Genève où il a dirigé dans les années 1920 la section politique du Secrétariat et créé l'Institut universitaire des hautes études internationales. Henri Bonnet également, normalien et historien de formation, qui est le directeur de l'IICI de 1931 à la guerre ; enfin et surtout, le Suisse Gonzague de Reynold, membre dès l'origine puis vice-président de la CICI avec qui Huizinga est en correspondance depuis 1923. Personnage capital dans la coopération intellectuelle, d'autant que le responsable de ce département au sein du secrétariat de la SDN, à partir de 1931, n'est autre, on l'a vu, que son cousin, (Jean) Daniel de Montenach.

3/ Le troisième réseau auquel Huizinga a naturellement accès en tant que professeur à la prestigieuse université de Leyde, est bien sûr celui de l'université française et en particulier de la Sorbonne. Cohen, Baldensperger, Hauser en font partie, ainsi que les romanistes Jeanroy, Brunot, et Lefranc qu'il rencontre lors de son passage à Paris en 1930<sup>53</sup>. Il se trouve que Julia Bastin s'insère également à ce réseau, étant l'élève des romanistes Jeanroy et Thomas, dont elle se recommande auprès de Huizinga pour lui proposer, dès 1924, de traduire *Herfsttij*<sup>54</sup>. Il faut également ajouter Etienne Gilson, le grand historien de la philosophie, spécialiste de théologie médiévale, professeur à la Sorbonne puis au Collège de France, en relation directe avec Huizinga depuis au moins 1928, date à laquelle ce dernier le reçoit à Leyde (le 19 février). Les deux hommes entretiendront une correspondance savante, se rendant un hommage réciproque dans leurs écrits<sup>55</sup>.

---

<sup>49</sup> « M. Cler, le pasteur français vient de se charger de la révision, plutôt du remaniement de mon texte » (lettre de Huizinga à Hanotaux, du 16 octobre 1921, AH, dossier « Hanotaux », *Corr. hors BW*).

<sup>50</sup> F. Baldensperger (1871-1958), professeur de littérature comparée à Lyon, Strasbourg puis Paris, cofondateur avec Paul Hazard de la *Revue de littérature comparée* en 1921. (notice bibliographique dans C. Charle, *op.cit.*, vol.2. p. 19-21.

<sup>51</sup> Lettre de Baldensperger à Huizinga du 24 mars 1930, AH, dossier « Baldensperger », *Corr. hors BW*.

<sup>52</sup> BW, II, 844 et III, 1451.

<sup>53</sup> Huizinga a très probablement rencontré également, lors de l'un de ses cours, le grand médiéviste Ferdinand Lot, dont la présence est annoncée par Hauser à Huizinga le 17 mars 1930 (AH, dossier « Hauser », *Corr. hors BW*).

<sup>54</sup> Lettre de Julia Bastin à Huizinga, du 4 novembre 1924 (BW, I, 559).

<sup>55</sup> Visite attestée par la lettre de Huizinga à Martinus Nijhoff du 19 février 1928 (BW, II, 754) et la lettre de Gilson à Huizinga du 11 janvier 1933 (BW, II, 960), où, accusant avec enthousiasme la réception de l'étude de ce dernier sur Alain de Lille, il promet à son correspondant d'« attirer l'attention sur votre travail dans une note des chapitres que je rédige actuellement » ; ce qu'il fera bel et bien dans sa *Théologie mystique de Saint Bernard*, Paris, 1934, (p. 82, note 3) où il évoque « la remarquable étude de J. Huizinga ». De son côté Huizinga mentionne Gilson dans son panorama de l'historiographie française contemporaine (VW, VII, 251) et le cite dans son étude sur Abélard (VW, IV, 120).

4/ Le quatrième réseau est celui des grands intellectuels français, avec lesquels il entre en contact soit par la coopération intellectuelle, comme Benda et Valéry, soit par la connaissance de leurs travaux, comme Ernest Seillière<sup>56</sup> et Paul Hazard<sup>57</sup>, auxquels Huizinga consacre des comptes-rendus enthousiastes<sup>58</sup>. En retour, le premier commente très favorablement pour *Le Figaro* l'article de Huizinga sur la *Saint Joan* de Bernard Shaw<sup>59</sup>. Dans tous les cas une correspondance s'établit, irrégulière mais durable : ainsi avec Benda, en dehors même de leur échange officiel, à propos d'un projet de tournée de conférences de celui-ci aux Pays-Bas que Huizinga soutient<sup>60</sup> et d'une possible publication à la NRF de *In de schaduwen*<sup>61</sup>; avec Hazard, qui remercie son collègue néerlandais pour l'envoi d'*Incertitudes*<sup>62</sup>; avec Paul Valéry, qui répond avec esprit aux félicitations de Huizinga pour son soixante-dixième anniversaire en pleine guerre<sup>63</sup>. Avec Seillière surtout, qu'il a rencontré à Leyde et à Paris<sup>64</sup> auquel il envoie des cartes postales lors de son voyage aux Indes néerlandaises en 1931/1932<sup>65</sup> et adresse régulièrement ses publications.

5/ Enfin le réseau formé par le Centre de synthèse de Henri Berr : soucieux d'internationaliser son entreprise rénovée par la création de la fondation « Pour la science », Henri Berr a en effet

<sup>56</sup> Ernest-Antoine Seillière de Laborde (1866-1955), polytechnicien de formation, critique littéraire, auteur de nombreuses biographies d'écrivains, pourfendeur du romantisme et de son précurseur Jean-Jacques Rousseau (*Le mal romantique. Essai sur l'impérialisme irrationnel*, Paris, 1908, Jean-Jacques Rousseau, Paris, 1921).

<sup>57</sup> P. Hazard (1878-1944), normalien, spécialiste de littérature comparée, professeur au Collège de France. Il a cofondé la *Revue de littérature comparée* avec Baldensperger et a écrit avec Joseph Bédier, dont il sera le collègue au Collège de France, une *Histoire de la littérature française illustrée* (voir C. Charle, *Les Professeurs du Collège de France, op.cit.*). Huizinga rencontre également Bédier à la Sorbonne en 1930.

<sup>58</sup> Compte-rendu de la *Crise de la conscience européenne* de Paul Hazard en 1936 (VW, IV, 338-340) et articles sur « Ernest Seillière » à l'occasion de la parution du livre de René Gillouin consacré à Seillière (*Une nouvelle philosophie de l'histoire moderne et française*) en 1921 (VW, IV, 370-376) et sur le *Rousseau* de Seillière en 1923 (VW, IV, 377-380).

<sup>59</sup> « [...] Plus perspicace, parce qu'appuyée sur un plus ample savoir, me paraît l'interprétation que vient également de nous en proposer un savant hollandais et protestant, mais ami de la France et spécialiste de l'histoire du quinzième siècle, le professeur Huizinga de Leyde. Au cours d'un récent volume intitulé *Wege der Kulturgeschichte* (« Les Voies de l'Histoire culturelle »), il évoque à propos du drame retentissant de Bernard Shaw les destinées de la Pucelle et parle d'elle avec un sentiment de vénération qu'on est toujours heureux de constater au-delà de nos frontières. L'union du sens le plus droit à la simplicité la plus entière, dit-il, donne à la physionomie de la Pucelle ce caractère absolument unique qui lui permet de parler immédiatement à l'âme de tout homme. Elle ne saurait être clairement comprise, d'ailleurs, si on ne la contemple avec une admiration émue. Inutile d'essayer de se servir d'elle pour éclairer les courants d'idées de son époque. Dès qu'on touche à sa personnalité, elle passe irrésistiblement au premier plan et rejette le reste dans l'ombre. M. Huizinga contredit d'abord avec force ceux qui ont présenté Jeanne comme une malade (Anatole France, en particulier, n'est pas, dit-il, à l'abri de ce reproche). [...] Son âme de primitive, soulevée par une foi patriotique intense, ne pouvait manquer de donner à sa brûlante conviction nationale le caractère d'une mission d'en haut et de lui préparer un cortège de célestes apparitions. Cette attitude de l'âme n'a-t-elle pas été longtemps naturelle et normale dans l'humanité ? Le tribunal de Rouen a fait tout ce qu'il a pu pour découvrir quelques traits basement pathologiques dans ses visions. « Pour évoquer, à la surface de la conscience, les eaux fangeuses des profondeurs, écrit le professeur de Leyde, un juge ecclésiastique de ce temps était aussi expert qu'un freudien d'aujourd'hui. » Ce qui n'est pas peu dire [...]. (Ernest Seillière, « La mission de Jeanne d'Arc », *Le Figaro*, 5 janvier 1931, p. 5.)

<sup>60</sup> Lettres de Benda à Huizinga, du 23 janvier 1935 (BW, III, 1116) et du 5 février 1935, AH, dossier « Benda », *Corr. hors BW*.

<sup>61</sup> « Dès que j'aurai vos épreuves, je les ferai parvenir à la NRF, avec – je n'ai pas besoin de vous le dire – l'invitation la plus pressante à leur faire le meilleur accueil » (BW, III, 1152).

<sup>62</sup> Lettre de Hazard à Huizinga du 18 mai 1939, AH, dossier « Hazard », *Corr. hors BW*.

<sup>63</sup> Lettre de Valéry à Huizinga du 11 novembre 1941 (BW, III, 1447).

<sup>64</sup> Lettre de Seillière à Huizinga du 19 mars 1930, où il invite ce dernier à déjeuner à Paris pour le jeudi 27 mars et fait allusion à un déjeuner chez Huizinga « il y a quelques années ». AH, dossier « Seillière », *Corr. hors BW*.

<sup>65</sup> Lettre de Seillière à Huizinga du 21 août 1934, le remerciant pour l'envoi de sa *Lettre à M. Julien Benda* et évoquant les vues très pittoresques envoyées des Indes, « il y a quelques années » (*ibid.*).

invité dès 1926 des savants étrangers à faire partie de la section de synthèse historique ; Huizinga est l'un d'entre eux et accepte bien volontiers cette nomination<sup>66</sup>. Tout comme il acceptera, en 1937, sa nomination au Conseil d'administration du Centre décidé à la 16<sup>ème</sup> séance de celui-ci, le 20 novembre 1937 :

Sur la proposition de M. Berr, sont élus membres du CA : le savant anglais Julian Huxley, en remplacement de Lord Rutherford ; le professeur Mainesco, de Bucarest, et le Professeur Huizinga de Leyde.

Notifiée à Huizinga par lettre du 30 novembre 1937, la nomination reçoit une réponse aussi prompte que favorable :

Cher Monsieur,

Je suis très sensible à l'honneur que fait à mon pays votre Conseil d'Administration en m'élisant comme membre. J'accepte cette charge de tout cœur, et je vous remercie de l'hommage personnel que renferme votre choix.

Veillez croire, cher Monsieur, à mes sentiments bien sympathiques et dévoués.

J. Huizinga<sup>67</sup>

Ces deux nominations sont confirmées par la lecture de la *Revue de synthèse historique* qui donne – mais de façon irrégulière – la liste des membres de ces deux organes. Si Huizinga s'est bien rendu en 1930 à une séance de travaux du Centre, il est sûr néanmoins qu'il n'a jamais participé aux réunions de son Conseil d'administration. Il reste que ces faits attestent de liens plus étroits que généralement supposés avec le Centre de synthèse<sup>68</sup>.

On le voit, l'historien néerlandais disposait de nombreux points d'entrée en France qu'il entretenait d'ailleurs avec soin et constance : réponses toujours très rapides (qui contraste, il le déplore avec la lenteur et la négligence fréquentes de ses interlocuteurs<sup>69</sup>), envois réguliers de ses publications et mobilisation de ses réseaux comme lors de l'affaire Von Leers ou en faveur de la promotion de son œuvre.

Réseaux où les ponts et les appartenances multiples sont d'ailleurs nombreux : l'un de piliers de la communauté néerlandaise à Paris, J.E. de Vos van Steenwijk, qui reçoit Huizinga à dîner en mars 1930, est le chef de la section des relations scientifiques de l'IICI (BW, II, 849). Par ailleurs on retrouve au Centre de synthèse des personnalités qui appartiennent aussi à la coopération intellectuelle : savants comme Einstein ou Langevin, ou intellectuels comme Reynold, membre de la CICI de Genève et secrétaire-général du Conseil d'administration du

---

<sup>66</sup> Lettre circulaire accompagnée d'une brochure sur le Centre envoyée à Huizinga, Meinecke, Šusta, Shotwell, Cassirer et Koht. La réponse de Huizinga est en date du 22 mars 1926 : « Monsieur, J'accepte volontiers l'honneur que vous m'annoncez d'une nomination comme membre de la section de Synthèse historique de la Fondation « Pour la science ». Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma haute considération. J. Huizinga ». IMEC, Archives Berr, BRR/2B/6/1 : Section de synthèse historique, « Correspondance constitution section ».

<sup>67</sup> IMEC, Archives Berr, BRR/2B/3, CIS, CA, séances (1937-1954).

<sup>68</sup> En témoignent également deux projets de publication en 1933 et 1935, qui, pour des raisons différentes, ne verront pas le jour, mais qui, s'insérant dans des contextes très particuliers, seront abordés ci-dessous (voir 1.3).

<sup>69</sup> « Ils sont nonchalants, répondent avec retard ou ne répondent pas aux lettres, oublient les rendez-vous etc. » (BW, II, 851).

Centre de synthèse ; Henri Bonnet, directeur de l'IICI, qui entre au Conseil d'administration du Centre en 1935<sup>70</sup>. A quoi s'ajoutent d'autres relations communes et influentes ; tel Sylvain Lévi qui était l'un des habitués – et sans doute l'initiateur – des « réunions du samedi » dans les années 20, rassemblant, par-delà les disciplines, les universitaires strasbourgeois, dont Marc Bloch et Lucien Febvre<sup>71</sup> ; tel aussi le sociologue Marcel Mauss, qui est l'un des compagnons de Huizinga lors de son voyage aux Etats-Unis en 1926 dans le cadre de l'invitation du *Laura Spelman Rockefeller Memorial*<sup>72</sup> : Mauss, qui est membre de la section de synthèse historique du Centre de synthèse, et dont *l'Essai sur le don* sera l'une des références importantes d'*Homo ludens*<sup>73</sup>.

Tel surtout, Henri Pirenne, rayonnant depuis sa Belgique sur toute l'Europe historique, à commencer par la France, où il fait figure de père spirituel des *Annales* : c'est sous son patronage que Lucien Febvre et Marc Bloch lancent leur projet de « revue internationale d'histoire économique »<sup>74</sup> et ils multiplieront les hommages à leur maître. Or Huizinga connaît également très bien Pirenne, et depuis longtemps : dès 1908 il le contacte et lui rend visite à Gand au sujet des « cours pratiques » qu'il souhaite introduire dans sa propre université de Groningue<sup>75</sup>. En 1912 il lui dédie son article du *Gids* sur « La préhistoire de notre conscience nationale »<sup>76</sup> et se rend à la célébration de ses 25 ans de professorat<sup>77</sup>. Durant la première guerre, alors que Pirenne est prisonnier en Allemagne, il lui envoie colis et lettres de réconfort au ton très personnel<sup>78</sup>. Lors de la rédaction de *Herfsttij*, ils ont plusieurs échanges sur le contenu et le titre même du livre, sur lequel, on l'a vu, Huizinga hésite longtemps<sup>79</sup> ; c'est encore Pirenne qui l'encourage en 1918 à publier ses cours sur les Etats-Unis<sup>80</sup>. Plusieurs rencontres ont lieu au cours des années suivantes tant à Leyde qu'à

---

<sup>70</sup> Enfin il ne faut pas négliger un facteur géographique très favorable à la circulation des informations comme des recommandations : l'Institut international de coopération intellectuelle, installé au Palais-Royal (2, rue de Montpensier) est à deux pas de l'Hôtel de Nevers, qui abrite le Centre de synthèse au 12, rue Colbert.

<sup>71</sup> Marc Bloch, Lucien Febvre, *Correspondance*, *op.cit.*, introduction de B. Müller, p. XX.

<sup>72</sup> Huizinga évoque à plusieurs reprises Mauss dans son *Amerika dagboek*, manuscrit publié par Anton van der Lem, J. Huizinga, *Amerika dagboek*, Amsterdam, 1993. Ce texte est disponible en traduction allemande avec l'ensemble des écrits de Huizinga sur les Etats-Unis : *Amerika*, Munich, 2011 (voir notamment sur Mauss, p. 313-315). Il a également rencontré dans le même cadre l'économiste Charles Rist qui sera l'un des pionniers de la rénovation de la recherche en sciences sociales en France, lors de son passage à Philadelphie (*ibid.* p. 280). Huizinga est le représentant aux Pays-Bas du *Laura Spelman Rockefeller Memorial*, fondé en 1918 par John D. Rockefeller, en hommage à sa défunte épouse, pour promouvoir le développement des sciences sociales et qui sera intégrée à la Fondation Rockefeller en 1929. Celle-ci est également en relation étroite avec l'IICI, dont elle subventionne certaines activités. L'IICI est d'ailleurs bien informé du rôle important de Huizinga dans les relations culturelles américano-néerlandaises : il mentionne dès 1928 ses fonctions à ce titre (*Les échanges universitaires en Europe : répertoire des institutions existantes et des mesures prises dans tous les pays d'Europe pour favoriser les échanges universitaires internationaux*, Institut international de coopération intellectuelle, Paris, 1928, p. 173-174. On sait combien la Fondation Rockefeller jouera un rôle déterminant dans la création de l'EHESS en France en 1946, sous l'égide de Lucien Febvre lui-même. Voir la thèse de Brigitte Mazon, *Aux origines de l'École des hautes études en sciences sociales. Le rôle du mécénat américain (1920-1960)*, Paris, 1988.

<sup>73</sup> Voir *ci-dessous*, Conclusion, « La théorie des formes ».

<sup>74</sup> « Vous souvenez-vous que vous m'avez conseillé de faire un petit livre de vulgarisation de mes études d'histoire américaine ? C'est ce que je suis en train de faire maintenant ». Lettre de Huizinga à Pirenne du 23 mai 1918 (BW, I, 211).

<sup>75</sup> BW, I, 67, 69, 71 et 77.

<sup>76</sup> BW, I, 92.

<sup>77</sup> «Uit de voorgeschiedenis van ons nationaal besef?», *art.cit.*, (VW, II, 97-160).

<sup>78</sup> BW, I, 188, 189, 190.

<sup>79</sup> Lettres de Huizinga à Pirenne des 31 janvier 1918 et 12 janvier 1919 (BW, I, 204 et 244).

<sup>80</sup> Bryce et Mary Lyon, *The Birth of Annales History : the letters of Lucien Febvre and Marc Bloch to Henri Pirenne (1921-1935)*. Bruxelles, 1991.

Bruxelles, notamment pour le jubilé de Pirenne en 1935. Et les hommages de Huizinga à l'œuvre et à la personnalité du grand historien belge, notamment après le décès de ce dernier<sup>81</sup>, n'ont rien à envier à ceux des *Annales*. En vérité ce qui est frappant dans les échanges entre deux hommes, très bien retracés dans la correspondance publiée de Huizinga, est l'intensité de leur dialogue intellectuel : sur les villes au Moyen Âge, sur les thèses de Burckhardt, sur les Etats-Unis contemporains, et sur leur conception même du métier d'historien. Au point que Huizinga déclare en 1919 : « Je suis très heureux que mes vues sur notre tâche comme historiens correspondent si bien avec les vôtres » (BW, I, 244).

Phrase qu'aurait pu prononcer, au mot près, un Marc Bloch ou un Lucien Febvre. Et d'ailleurs l'*Histoire de Belgique* de Pirenne sert de référence commune et centrale à leurs conceptions respectives de l'histoire<sup>82</sup> : si l'on ajoute à ce fait l'importance des relations de Huizinga à l'Université de Strasbourg<sup>83</sup> qui fut le « berceau des Annales », l'échec de sa coopération avec la jeune revue prend dès lors l'allure d'un vrai paradoxe ; et ce d'autant que le nom de l'historien néerlandais a été connu très tôt en France.

### 1.3. Une réception précoce mais discrète et ambivalente

Le premier article sur lui ne pouvait guère être plus précoce, puisqu'il s'agit du compte-rendu positif – et qui relève l'influence de Lévi – de sa thèse de doctorat sur le théâtre indien, paru quelques semaines seulement après la soutenance dans la *Revue critique d'histoire et de littérature*<sup>84</sup>. En 1903, est fait mention, dans le *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, de sa contribution philologique à l'*Album Kern*, mélanges offerts au grand sanskritiste néerlandais par ses collègues européens<sup>85</sup>. Sa leçon inaugurale à Groningue en 1905 a l'honneur d'un compte-rendu dans la *Revue de synthèse* sous la plume du philosophe P. Hermant qui note la proximité des idées de Huizinga et de la philosophie critique allemande<sup>86</sup>. En 1917, c'est au tour de la *Revue historique*, par l'entremise de Japikse, de rendre compte de son long article sur « L'art des van Eyck dans la vie de leur temps », point de départ de *Herfsttij*<sup>87</sup>.

---

<sup>81</sup> « Henri Pirenne », 1935, VW, VI, p. 501-507.

<sup>82</sup> Sur les relations et la comparaison entre Pirenne et Huizinga, voir J. Tollebeek, « Au point sensible de l'Europe, Huizinga en Pirenne », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 74, 1996, n°2, p. 403-434 et M. Boone, « L'Automne du Moyen Âge : Johan Huizinga et Henri Pirenne ou plusieurs vérités pour la même chose », dans P. Moreno, G. Palumbo (dir.), *Autour du XV<sup>e</sup> siècle : Journée d'étude en l'honneur d'Alberto Varvaro*, Genève, 2008, p. 27-53. Sur le triangle formé par Pirenne, les Annales et Huizinga, voir Walter Simons, « The Annales and medieval studies in the Low Countries » dans Miri Rubin (dir.), *The Work of Jacques Le Goff and the Challenges of Medieval History*, Londres, 1997, p. 99-122.

<sup>83</sup> Huizinga est, on l'a vu, en relation avec Cohen, Lévi, Baldensperger et F.E. Schneegans qui traduira son « Problème de la Renaissance », tous collègues à un moment ou à un autre de Febvre et Bloch à Strasbourg. Voir sur ce « berceau » strasbourgeois des Annales, C.O. Carbonell et G. Livet (dir.), *Au berceau des "Annales". Le milieu strasbourgeois. L'histoire en France au début du XX<sup>e</sup> siècle*, Toulouse, 1983.

<sup>84</sup> *Revue critique d'histoire et de littérature*, 1897, n°27, p. 56-57.

<sup>85</sup> « Album Kern », *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, 3, 1903, p. 738-746.

<sup>86</sup> P. Hermant, « La théorie de l'histoire dans les universités hollandaises », *Revue de synthèse historique*, 12, 1906, n° 3, p. 334-337.

<sup>87</sup> N. Japikse, « Johan Huizinga : L'art des van Eyck dans la vie de leur temps », *Revue historique*, 1917, n° 134, p. 166.

C'est évidemment avec ce livre que la notoriété de Huizinga va croître, en France comme ailleurs, à partir des éditions allemandes que vont recenser successivement Edouard Jordan pour la *Revue d'histoire de l'Église de France*<sup>88</sup>, Ernst Hoepffner pour la *Revue critique d'histoire et de littérature*<sup>89</sup> et Marc Bloch pour le *Bulletin de la Faculté des lettres de Strasbourg*<sup>90</sup>. Comptes-rendus dans l'ensemble très positifs – « livre capital », écrit Bloch – qui saluent la vaste culture de Huizinga, la qualité de ses interprétations des sources narratives et iconographiques et sa compréhension intime des mentalités du Moyen Âge finissant ; d'où l'appel à une prompt translation en français. Mais le jugement n'est pas sans réserve : les commentateurs soulignent et déplorent également le caractère socialement et culturellement partiel de l'approche, trop restreinte à l'élite nobiliaire, ainsi que l'oubli du contexte démographique, social et économique. Le long compte-rendu de Hoepffner donne une bonne idée de cette première réception de Huizinga en France :

Nous avons sous les yeux la traduction allemande de la deuxième édition (de 1921) de l'original hollandais, publié pour la première fois en 1919. L'ouvrage mériterait bien aussi, disons-le tout de suite, une traduction française, puisqu'il étudie surtout, comme l'indique le sous-titre, l'état de la France et de la Bourgogne dans les deux derniers siècles du Moyen Âge et qu'il a de ce fait pour nous une importance et un intérêt tout particuliers. Souhaitons que cette traduction ne se fasse pas attendre trop longtemps. [...] M. Huizinga, en une étude pénétrante d'un puissant intérêt, essaie de fixer et d'expliquer la différence qu'il constate entre l'expression littéraire et celle des arts plastiques dans leur façon de concevoir et de reproduire la vie réelle. L'auteur a en effet reconnu qu'il était impossible « d'obtenir par la seule étude de l'art l'image complète d'une époque dans toute sa réalité » (p. 343). Il a donc poussé ses investigations bien au-delà des limites trop étroites de l'histoire de l'art. Or, l'étude des poètes et des chroniqueurs révèle une différence profonde entre le tableau de l'époque tel qu'il se reflète dans l'histoire et dans la littérature, et celui qu'offrent les arts plastiques. L'un n'est qu'une peinture sombre et terrifiante des vices et des misères du temps, de sa cruauté, de son orgueil, de sa violence, à peine relevée par son luxe effréné et ses fêtes pompeuses ; l'autre, qui apparaît aussi bien dans l'art des van Eyck et de Memling que dans la musique de Dufay et de ses compagnons ou dans la parole de Roosbroek [Ruysbroek] et de Thomas a Kempis, respire au contraire une gravité hautaine, une paix sereine, et brille d'une gaieté simple et paisible (p. 342-343). Comment expliquer ce contraste si frappant ? Où se trouve la vérité et comment concilier ces extrêmes ? Ce sont évidemment ces questions qui ont engagé M. Huizinga à poursuivre son enquête jusqu'à ses dernières limites, de façon à fixer les traits essentiels qui déterminent le caractère particulier de la vie et de la civilisation française et bourguignonne au déclin du Moyen Âge. Mais ce point de vue spécial auquel s'est placé l'auteur, lui a imposé certaines restrictions que nous aurions mauvaise grâce à lui reprocher, puisqu'elles sont voulues et même exigées par le cadre qu'il s'était fixé, mais qu'on ne nous empêchera pas moins de trouver regrettables [...] Aussi M. Huizinga s'est-il borné à n'étudier de cette époque que le côté aristocratique et religieux, à retracer surtout un tableau de la vie des cours, telle qu'elle se présente dans le monde des souverains, des grands seigneurs et de cette bourgeoisie enrichie et anoblie qui vivait dans l'orbite des cours seigneuriales et qui en imitait de son mieux toutes les manifestations. La vie des classes inférieures est à peine effleurée [...] Dans son champ d'études ainsi restreint, M. Huizinga aperçoit trois idées principales qui dominent toute l'époque : « La religion, la chevalerie et l'amour courtois sont les formes les plus importantes de la vie » (p. 344). Tour à tour, chacune de celles-ci est étudiée dans ses manifestations les plus importantes et dans ses traits les plus caractéristiques. Ce n'est pas une facile accumulation de menus détails, énumérés et classés à la manière d'Alvin Schulz et des innombrables

---

<sup>88</sup> E. Jordan, « Johan Huizinga. *Herbst des Mittelalters* », *Revue d'histoire de l'Église de France*, 53, 1925, p. 553-537.

<sup>89</sup> E. Hoepffner, « J. Huizinga, *Herbst des Mittelalters* », *Revue critique d'histoire et de littérature*, 61, 1927, n°11, p. 201-204.

<sup>90</sup> M. Bloch, « Johan Huizinga : *Herbst des Mittelalters* », *Bulletin de la Faculté des lettres de Strasbourg*, 7, 1928/1929, p. 33-35. Pour l'analyse détaillée du point de vue de Marc Bloch, voir *ci-dessous* chapitre 7.5.



dissertations que groupait récemment M. Ch.-V. Langlois ; l'auteur s'efforce, au contraire, de saisir l'essence même de chacune de ces manifestations et d'en dégager l'idée dominante, suivant l'illustre exemple de Jacob Burckhardt. Il n'hésite pas, au besoin, à remonter jusqu'aux rites primitifs, pour faire comprendre le sens de certaines cérémonies, traditions et coutumes (cf. p. ex. p. 148 ss.), l'interprétation paraîtra quelquefois discutable ; elle est toujours ingénieuse et presque toujours convaincante.

Le procédé de M. Huizinga dérive de la thèse générale qu'il veut démontrer dans son livre et qui lui en a dicté le titre ; à savoir que les XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles représentent beaucoup plus la fin et le dernier épanouissement de la civilisation médiévale que la préparation de la Renaissance et de la civilisation moderne. C'est donc une réaction contre l'opinion qui, de nos jours, tend de plus en plus à découvrir et à relever dans cette époque les germes d'une ère nouvelle. Voilà pourquoi M. Huizinga s'attache de préférence à faire voir dans les formes de la vie de ce temps les survivances des époques antérieures, tout en signalant aussi très loyalement les nouveautés qui s'y font jour (voir les excellentes remarques du dernier chapitre). Et c'est là encore une raison de la restriction qu'il s'est imposée, puisque c'est nécessairement le traditionalisme aristocratique et religieux qui lui fournit les meilleurs arguments en faveur de sa thèse. [...] L'ouvrage n'en reste pas moins, dans la restriction volontaire que l'auteur s'est imposée, un tableau remarquable de la civilisation franco-bourguignonne des deux derniers siècles du Moyen Âge. Nourri de faits, basé sur une interprétation exacte des textes, parsemé de remarques ingénieuses et d'observations pénétrantes, et de plus présenté en un exposé clair, d'une lecture attachante, et orné de nombreuses gravures, le volume de M. Huizinga est un des meilleurs ouvrages sur la période encore si mal explorée et trop peu connue qui sépare le vrai Moyen Âge de la Renaissance. On ne saurait se souhaiter un guide plus sûr et plus éclairé<sup>91</sup>.

Mais, tandis que la réception de l'ouvrage se déroule ainsi sous de bons auspices – quoique non sans réserves – sa traduction en français, réclamée par ces premiers commentateurs va, quant à elle, donner lieu à une course d'obstacles bien éprouvante pour l'historien néerlandais. « Calvaire<sup>92</sup> », « via dolorosa<sup>93</sup> », les expressions de la littérature secondaire pour qualifier cet épisode sont parlantes. Le moins que l'on puisse dire c'est que Huizinga n'aura pas ménagé sa peine pour être traduit : on mesure là l'effet du prestige intellectuel très fort dont jouit encore la France, notamment aux Pays-Bas. A peine rentré chez lui après son séjour à Paris en 1921 et sa rencontre avec Hanotaux, il envoie à ce dernier le 2 juillet une longue lettre avec la traduction du premier chapitre et un résumé de l'œuvre. Première lettre qui donne le ton de l'ensemble de la correspondance, marquée par un empressement constant et une modestie presque gênante, mais aussi de précieuses indications sur l'esprit de son livre :

Monsieur,

J'ai cru ne pouvoir mieux vous montrer quelle importance a pour moi l'intérêt que vous avez pris à mon livre, qu'en me mettant aussitôt à l'ouvrage pour vous aussi complètement que possible. J'ai donc entrepris, comme vous me l'avez encouragé (*sic*), de traduire, moi-même un chapitre que j'ai l'honneur de vous envoyer [...] Quant à mon essai de traduction, je vous prie de ne la considérer pas comme définitive [...] J'espère seulement que votre impression ne sera pas trop défavorable et que vous n'y verrez pas la boursoufflure bourguignonne [...] Permettez-moi maintenant de vous esquisser le contenu du livre. Je commence par vous indiquer un défaut que j'y reconnais, et auquel il n'y a pas de remède. C'est un certain manque d'unité qui est le vice de son origine. Le point de départ a été de comprendre l'art des Van Eyck dans le cadre de leur temps. Bientôt le projet s'élargissait à embrasser la civilisation entière du XV<sup>e</sup> siècle, mais gravitant encore autour du centre bourguignon. Graduellement, j'ai reconnu qu'il était impossible de séparer la civilisation des Etats Bourguignons de celle de la France propre et

---

<sup>91</sup> E. Hoepffner, *art.cit. passim*.

<sup>92</sup> A. van der Lem, *art. cit.*, p. 36.

<sup>93</sup> H. Wesseling, *op.cit.*, p. 149.

c'est ainsi que c'est devenu, comme le désigne le sous-titre, « une étude sur les formes de la vie et de la pensée aux 14e et 15e siècles en France et aux Pays-Bas<sup>94</sup> ».

La suite de l'entreprise va pourtant se révéler bien décevante. Après une première tentative de Hanotaux auprès de Plon, la librairie Honoré Champion, dirigée par le fils du fondateur, Edouard, donne son accord à la fin de 1922<sup>95</sup>. Mais le projet va buter sur les difficultés faites – ou rencontrées<sup>96</sup> – par l'éditeur, et sur une certaine désinvolture de Hanotaux lui-même, pris par ses mille occupations, ses ennuis de santé et ses voyages<sup>97</sup>. Huizinga devra le relancer par l'intermédiaire de Van Eysinga<sup>98</sup>. Pourtant il témoigne d'un respect constant pour le « grand homme », qu'il épargne toujours, en faisant retomber la faute des difficultés rencontrées sur le seul Champion. S'étalant sur huit longues années, avec un paroxysme entre 1923 et 1925, les échanges, qui ne comptent pas moins de 40 lettres, suscitent à vrai dire chez le lecteur une certaine compassion pour l'historien néerlandais. Celui-ci accepte de traduire lui-même l'ouvrage et d'en réduire le volume de deux cents pages, soit près de la moitié de l'édition originale ! Jusqu'à ce qu'il finisse par renâcler devant une énième demande d'Edouard Champion : la sollicitation d'une subvention néerlandaise et une garantie d'un volume de vente pour couvrir la moitié des frais d'impression qui s'élèvent à 12000 francs<sup>99</sup>. Dans un sursaut de fierté, Huizinga avertit Hanotaux le 16 décembre 1925 qu'il renonce dans ces conditions à « l'honneur d'être traduit en français » (BW, II, 619). Après une nouvelle tentative, dont il est difficile de mesurer le sérieux, auprès de l'éditeur Moramé, Hanotaux renvoie le manuscrit à Huizinga en juillet 1927<sup>100</sup>. Non sans un ultime rebondissement en 1929, avec un dernier essai auprès d'un autre éditeur dont il ne précise pas le nom<sup>101</sup>.

Episode douloureux pour lequel Huizinga ne semble pourtant pas en avoir voulu à Hanotaux. Il consacrera en pleine guerre, alors qu'il a bien d'autres soucis en tête une chronique nécrologique émouvante à l'académicien qui vient de décéder, effet sans doute de son respect indéfectible pour les hommes importants<sup>102</sup>.

Sans doute *Herfsttij* finira par être publié en français en 1932, avec une préface de l'incontournable Hanotaux, au demeurant. Mais cette issue positive est due à une tout autre voie, qui montre que les réseaux ne font pas tout : l'initiative personnelle d'une jeune belge énergique, spécialiste de littérature médiévale et traductrice d'Aldous Huxley, Julia Bastin. Elle avait, nous l'avons vu, présenté dès 1924 à Huizinga sa candidature pour traduire *Herfsttij*. Mais on était alors en pleine « hypothèse Champion » et Huizinga avait décliné l'offre. Julia Bastin revient à la charge en 1929, cette fois à propos d'*Erasmus*, en espérant

---

<sup>94</sup> L'original de cette lettre n'a pas été retrouvé. Une copie du brouillon se trouve dans les archives Huizinga (dossier « Hanotaux »).

<sup>95</sup> Lettre de Hanotaux à Huizinga, 14 novembre 1922, BW, I, 437.

<sup>96</sup> L'insistance mise par les correspondants de Huizinga sur les difficultés de l'édition ne sont pas purement imaginaires ; la crise du livre en France est à l'époque bien réelle et se trouve redoublée avec les difficultés financières du Cartel des gauches à partir de 1924.

<sup>97</sup> Henk Wesseling résume dans une formule heureuse l'attitude de Hanotaux : “The book has to be shorter still, The French is not good enough, the publisher has no money and Hanotaux has no time.” (*op.cit.*, p. 149).

<sup>98</sup> Lettre de Van Eysinga à Huizinga, 18 septembre 1922, AH, dossier « Van Eysinga », *Corr. hors BW*.

<sup>99</sup> Lettre de Champion à Huizinga, 26 novembre 1925, AH, dossier « Champion », *Corr. hors BW*.

<sup>100</sup> BW, II, 161.

<sup>101</sup> Lettre de Hanotaux à Huizinga, 8 juin 1929, AH, dossier « Hanotaux », *Corr. hors BW*.

<sup>102</sup> « Herdenking van Gabriel Hanotaux » écrit en 1944 et publié en 1946 (VW, VI, 559-562).

avoir « plus de succès cette fois-ci<sup>103</sup> ». Informée par Huizinga des difficultés éditoriales rencontrées pour *Herfsttij*, elle ne se décourage pas et lui propose de « traduire dès maintenant quelques pages d'Erasmus que je vous enverrais à titre d'échantillon. Si vous en êtes satisfait, je ferais tout pour le placer<sup>104</sup> ». Le ton et le rythme des lettres de Julia Bastin, qui n'écrit pas moins de six lettres à Huizinga en un mois (fin octobre-fin novembre 1929), et s'engage à trouver un éditeur et à réaliser une traduction *in extenso*, contraste avec les retards et les circonvolutions de Hanotaux qu'elle ne manque pas d'épingler au passage : « celui-ci exige une traduction abrégée et ne parvient pas, en 8 ans, à la placer<sup>105</sup> ».

Julia Bastin, elle, y parviendra, et rapidement. Avec l'aide d'une amie libraire, Mlle Droz, elle retient l'attention de l'éditeur Payot pour *Erasmus*, mais aussi pour *Herfsttij*, dont elle demande à Huizinga de réserver les droits<sup>106</sup>. Rapidement elle sent que Payot « hésite » pour *Erasmus* et, toujours aussi directe, elle avertit Huizinga de l'échec par télégramme, le 1<sup>er</sup> mars 1930 : « Payot refuse Erasme<sup>107</sup> ». Mais l'accord pour *Herfsttij* demeure et Payot envoie à Huizinga le 18 avril le contrat pour la publication française<sup>108</sup>. L'affaire connaîtra encore quelques péripéties : un nouveau retard de Hanotaux qui mettra plusieurs mois (septembre 1931-avril 1932) pour envoyer sa préface en exigeant de ne travailler que sur les épreuves<sup>109</sup> ; l'inertie de Payot qui ne profite pas de l'accord obtenu par Huizinga de son éditeur allemand pour la reprise des illustrations<sup>110</sup>. Enfin le 27 juin 1932, Huizinga peut remercier son éditeur pour « les deux premiers exemplaires de [s]on ouvrage *Le déclin du Moyen Âge*. Le volume fait bon effet et la simplicité de sa mise est tout à fait à mon goût » (BW, II, 928).

Contentement sincère ou simple soulagement à l'issue d'exactly onze années d'épreuves (juin 1921-juin 1932) ? On notera en tout cas l'esprit d'initiative, la force de conviction et la grande rapidité de la traduction de Julia Bastin. Signe d'un tempérament énergique qui, d'un départ modeste dans la vie en tant qu'enseignante dans une école privée de la Haye, la conduira au professorat à l'Université de Bruxelles et à la direction de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises<sup>111</sup>. Et signe aussi que les réseaux ne sont pas tout...

#### 1.4. Les occasions manquées : *L'Évolution de l'humanité* et les *Annales*

On comprend en tout cas que l'épisode Hanotaux/Champion ait laissé des traces durables chez Huizinga : ne faut-il pas lui imputer une certaine méfiance à l'égard du monde intellectuel français ? Réserve qu'il manifesterait désormais à l'égard de toutes les propositions de collaboration venues de Paris : celle de Hanotaux lui-même, qui, en 1932, lui propose « la

---

<sup>103</sup> Lettre de Julia Bastin à Huizinga, 28(?) octobre 1929, AH, dossier « Bastin », *Corr. hors BW*.

<sup>104</sup> *Ibid.*, 26 (?) octobre 29. Il semble au vu de leur contenu que les dates figurant sur ces deux dernières lettres aient été inversées par Julia Bastin elle-même, souvent imprécise en la matière.

<sup>105</sup> *Ibid.*, 19 novembre 1929.

<sup>106</sup> *Ibid.*, 19 et 22 novembre 1929.

<sup>107</sup> *Ibid.*, 1 mars 1930.

<sup>108</sup> AH, dossier « Payot ».

<sup>109</sup> Lettre de Huizinga à Payot, 12 septembre 1931, *ibid.*

<sup>110</sup> Lettre de Huizinga à Payot, 6 juin 1932, *ibid.*

<sup>111</sup> Sur la vie de Julia Bastin (1888-1971), R. Mortier, « Notice sur Julia Bastin », *Extrait de l'Annuaire de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises*, Bruxelles, 1971.

partie relative à la pensée germanique » dans un livre qu'il projette, à quoi Huizinga répond négativement de façon bien compréhensible (BW, II, 935) ; mais aussi, après un premier refus de Pirenne, absorbé par l'écriture de son *Mahomet et Charlemagne*<sup>112</sup>, celle de Henri Berr en 1935 qui lui propose d'écrire le volume sur les Provinces-Unies pour *L'Evolution de l'humanité*. La proposition de Berr à Huizinga nous est connue par les deux lettres de réponse de ce dernier :

1/ Leyde le 10 février 1935

Cher Monsieur,

Je doute fort de la possibilité de me charger du volume que vous me faites l'honneur de me proposer. Avant d'en juger définitivement il serait nécessaire d'avoir quelques détails sur la nature de l'ouvrage que vous désirez, sur la grandeur du volume, et sur le terme de livraison. S'agit-il d'une esquisse de la société hollandaise au XVIIIe [XVIIe?<sup>113</sup>] siècle, ou plutôt de la constitution de la politique du pays ?

Je vous serais très reconnaissant pour (*sic*) me renseigner un peu et je vous prie, Cher Monsieur, de bien vouloir croire à ma parfaite considération.

J. Huizinga

2/ Leyde le 19 février 1935

Cher Monsieur,

Mes hésitations tenaient surtout à la question de la possibilité de faire rentrer le travail que vous me proposez dans le plan général de mes travaux pour les années prochaines. Je suis désolé de vous dire que mes considérations ont abouti à une décision négative. Je ne pourrai pas me charger du volume que vous désirez. Il me coûterait beaucoup de temps que je ne puisse (*sic*) y consacrer ni maintenant ni dans les années à venir. Il serait inutile de vous donner une promesse indéfinie.

Veillez donc m'excuser de ne pas entreprendre cette collaboration honorable avec votre belle série justement célèbre.

Je vous prie de croire, cher Monsieur, à ma considération parfaite et à mon dévouement.

J. Huizinga<sup>114</sup>

Force est de constater qu'après le pénible épisode de la traduction de *Herfsttij*, Huizinga semble tourner le dos à la France, comme le montre également l'issue du projet de coopération parvenue entre-temps des *Annales* en 1933/1934.

Le déroulement chronologique des relations avec les fondateurs de la jeune revue peut être établi avec précision à partir des correspondances croisées entre Bloch et Febvre d'une part, Febvre et Huizinga d'autre part, Bloch et Huizinga enfin – même si ces derniers échanges ne sont connus que de manière indirecte par la correspondance entre les deux fondateurs des

---

<sup>112</sup> Lettre de Pirenne à Berr du 21 octobre 1934, IMEC, Archives Berr, BRR/ 2A/23.

<sup>113</sup> L'écriture de Huizinga, toujours limpide, porte bien « XVIIIe » mais il est vraisemblable que c'est le siècle d'or hollandais qui retenait l'attention de Berr pour sa collection et non le suivant, alors considéré dans l'historiographie comme un siècle de déclin des Pays-Bas.

<sup>114</sup> IMEC, Archives Berr, BRR/2A/2.

*Annales*. Tout commence à la fin de 1933. Pourquoi si tard, quatre ans après la fondation de la jeune revue, alors que Bloch et Febvre connaissent depuis longtemps l'œuvre de l'historien néerlandais ? Assurément la ligne éditoriale des premiers temps des *Annales*, très orientée vers l'histoire quantitative et les sujets contemporains, n'invitait guère à faire appel à un spécialiste des mentalités médiévales. Une autre raison, liée à la genèse même des *Annales* a pu également jouer : les difficultés sérieuses rencontrées, à l'époque du projet de revue internationale d'histoire économique, avec les historiens néerlandais Van Dillen et Posthumus. Opposition qui a été une cause majeure de l'échec du projet et du choix fait par Febvre et Bloch de lui substituer une entreprise strictement française. Il est possible que l'idée de faire appel à un Néerlandais – même si Huizinga n'a jamais été proche de Posthumus et Van Dillen – n'ait pas été jugé opportune. Episode où l'on mesure le véritable ressentiment de la part de l'ancien combattant Marc Bloch, à l'égard des « Hollandais ou autres neutres de même acabit<sup>115</sup> ». Ressentiment et rivalité durables qui se mesurent encore lorsque les deux directeurs des *Annales* prennent leur plume – une plume acide – pour attaquer en 1937 l'antenne parisienne de l'Institut international d'histoire sociale (IISG) créé à Amsterdam par Posthumus en 1935 : aussi bien la « succursale » française, pour ses relations supposées troubles avec l'URSS que la maison-mère, pour son peu d'attention aux Français et à la France, font l'objet de vives critiques dont la moindre est « l'éparpillement des efforts que nous tenons pour mortels à nos études<sup>116</sup> ». Signe que les enjeux de pouvoir peuvent fortement influencer sur le débat épistémologique et la configuration des réseaux scientifiques...

Mais entretemps, il est vrai, l'incident Von Leers aura changé les choses pour les relations de Bloch et Febvre avec Huizinga lui-même : le contact est établi à l'initiative des fondateurs des *Annales*, qui cherchent de nouveaux collaborateurs et sur l'idée de Marc Bloch :

1/ *Bloch à Febvre*, 16 novembre 1933 :

Mais ce sont des jeunes que je voudrais [...] Et ne pourrait-on écrire à Huizinga, auquel les revues allemandes, depuis l'incident du crime rituel, sont dorénavant fermées<sup>117</sup> (drôle de « jeune » d'ailleurs)<sup>118</sup>.

2/ *Febvre à Bloch*, 18 novembre 1933 :

Huizinga, c'est à voir. Je retiens l'idée et je peux écrire un mot<sup>119</sup>.

3/ *Febvre à Huizinga*, 2 décembre 1933<sup>120</sup> (BW, II, 1055).

<sup>115</sup> Parlant d'une lettre de Van Dillen à ce sujet, Bloch écrit à Febvre : « elle m'avait causé, vous le pensez bien, le même genre d'irritation qu'à vous. Il est assez plaisant de voir V[an] D[illen] qui avait été le principal adversaire à Bruxelles du projet de *Revue internationale*, faire ensuite l'officieux et le zélé pour ce projet inviable. » (Bloch à Febvre 11 août 1928, *op.cit.*, I, lettre XV, p. 46).

<sup>116</sup> Les directeurs (M. Bloch, L. Febvre) : « Un nouvel Institut d'histoire sociale ?, *Annales*, 9, 1937, n° 44, p. 194. L'article est écrit à l'occasion du cambriolage mystérieux de l'Institut parisien en novembre 1936. Cet institut, dirigé par Souvarine, était clairement dans l'opposition à l'URSS stalinienne, contrairement aux insinuations de Bloch et Febvre qui parlent contradictoirement de « collaboration, voire d'opposition » de l'Institut avec des institutions d'inspiration soviétique.

<sup>117</sup> Cette allusion, à première vue bien mystérieuse, au « meurtre rituel » et qui n'est pas expliquée dans l'édition de la correspondance de Bloch et Febvre, se comprend aisément lorsqu'on la renvoie aux thèses antisémites de Von Leers.

<sup>118</sup> M. Bloch, L. Febvre, *op.cit.*, I, lettre CLXXI, p. 442.

<sup>119</sup> *Ibid.*, lettre CLXXII, p. 446.

Monsieur et Cher Collègue,

Vous connaissez certainement les *Annales* que j'ai fondées il y a 5 ans et que je dirige avec Marc Bloch depuis ce temps là. Vous savez qu'elles ont pris la place que ne tenait plus, pour beaucoup de raisons, le *Vierteljahrsschrift für Sozial u[nd] Wirtschaftsgesch[ichte]*, devenu une revue à peu près exclusivement allemande. Vous savez aussi qu'elles entendent le mot « social » qui figure sur leur titre, d'une façon la plus large et la plus vaste. Au moment où nous établissons le programme de la nouvelle année, il nous serait très agréable de pouvoir donner de vous une étude large et précise comme celles que vous avez l'habitude d'écrire. Sur la fin du Moyen Âge ; sur la société d'Erasmus ; sur l'ancienne société hollandaise – ou sur tout autre sujet qu'il vous plairait, n'auriez vous rien à nous offrir ? Nous serions heureux de publier en France quelque chose d'un historien dont nous estimons infiniment l'originalité et le talent. Vous serez bien aimable de nous donner un petit mot de réponse sans trop tarder ; je souhaite très vivement qu'il soit favorable et je vous prie de croire, Monsieur et cher collègue, à mes sentiments de haute estime et de bien vif dévouement,

4/ *Huizinga à Febvre*, réponse (perdue) en date probable du 5 décembre 1933.

5/ *Bloch à Huizinga*, (lettre perdue), courant décembre 1933.

6/ *Huizinga à Bloch*, (lettre perdue), 5 décembre 1933<sup>121</sup>.

7/ *Bloch à Febvre*, 24 décembre 1933.

Huizinga, en réponse à un envoi de tirage à part, m'a écrit en des termes si sibyllins que je me demande s'il a reçu la lettre que vous lui avez sans doute adressée à propos des sujets indiqués par lui. Peut-être est-ce simple inexpérience dans le maniement du français. Décidément, je me méfie du « ludique »<sup>122</sup>.

8/ *Febvre à Huizinga*, 7 janvier 1934<sup>123</sup>.

(Lettre à en-tête de l'Encyclopédie française)

Voulez vous m'excuser, je vous prie, si je n'ai pas répondu plus vite à votre lettre du 5 [décembre], dont l'empressement m'avait cependant beaucoup touché. Un état de santé très défectueux, suivi d'une absence assez longue sont cause d'un silence que je regrette fort. Je me dépêche de reprendre la conversation interrompue...

Vous me parlez gentiment de deux sujets d'articles possibles pour les *Annales* : une étude générale sur le capitalisme médiéval, un mémoire sur l'élément de jeu dans la civilisation. J'ai réfléchi à vos propositions, et j'ai soumis mes réflexions à Marc Bloch, qui dirige avec moi, comme vous le savez, les *Annales*. Comme vous nous le dites vous-même fort obligeamment, un article pour le grand public lettré sur les origines médiévales du capitalisme serait un peu perdu dans notre revue ; et il manquerait son but en n'atteignant pas directement ceux pour qui il est écrit et qu'il y a tant d'intérêt à mettre au fait de vos études. L'article sur « l'élément ludique dans l'histoire » pique davantage nos curiosités ; mais ici encore, nos *Annales* sont elles parfaitement bien indiquées – et puisqu'il s'agit plutôt, si je me représente bien votre dessein, d'une étude de sociologie historique confinant à la philosophie de l'histoire, une revue comme la *Revue de Synthèse* ne serait-elle pas plus désignée pour l'accueillir ? Je me le demande un peu dans l'abstrait, puisque je ne connais pas votre travail, mais avec le souci, qui s'impose aujourd'hui, d'adapter exactement les articles à la spécialité des revues qui les accueillent. Dites-moi, sur ce dernier point, ce que vous en pensez ? Et si vous estimez, comme nous, que peut-être il y aurait avantage à donner votre étude à la *Revue de Synthèse*, ou alors à une grande revue générale

<sup>120</sup> Et non 2 octobre, comme écrit dans la correspondance publiée de Huizinga.

<sup>121</sup> L'existence et l'ordre de ces trois lettres découlent logiquement du contenu des deux suivantes.

<sup>122</sup> M. Bloch, L. Febvre, *op.cit.*, I, lettre CLXXXII, p. 462.

<sup>123</sup> Lettre non reprise dans la correspondance publiée de Huizinga. AH, dossier « Febvre », *Corr. hors BW*.

(*Revue de Paris* ou autre), ne trouverez pas pour nous dans votre riche arsenal de notes, la substance de quelque étude d'histoire sociale – sur l'une des sociétés, ou des époques que vous connaissez si bien ? Et de préférence, sur votre pays, cette mine d'études de puissant intérêt. Que de chapitres dans l'histoire de la bourgeoisie Hollandaise, qui ne sont point écrits et qu'on attend ? – Si vous estimez au contraire (et vous seul pouvez en juger) que votre travail est bien dans la ligne des *Annales*, envoyez le nous et nous nous occuperons, Bloch et moi, de le mettre en bonne lumière comme il convient, avec la joie de compter parmi nos collaborateurs l'auteur si plein de talent du *Déclin du Moyen Âge* et d'*Erasmus*. Veuillez encore excuser mon retard involontaire et croire, Monsieur et cher Collègue, à tous mes dévoués et reconnaissants sentiments.

9/ *Huizinga à Febvre*, 9 janvier 1934 (BW, III, 1068)

Monsieur et cher collègue,

Je comprends très bien qu'aucun des deux sujets que je vous proposais ne vous convient parfaitement pour les *Annales*, et après tout je préfère réserver le 2<sup>ème</sup> pour une autre forme de publication que celle d'une revue. Cependant à présent je n'en ai pas d'autres et comme je ne m'occupe plus guère d'études qui rentrerait (*sic*) dans le cadre des *Annales*, il est à craindre que ma collaboration que – je désire vivement – ne se fasse attendre. Si pourtant je trouve quelque chose qui pourrait être utile je ne manquerais pas de vous l'offrir.

Veuillez croire, Monsieur et cher collègue, à mes sentiments de sympathie et de dévouement.

10/ *Febvre à Huizinga*<sup>124</sup> (BW, II, 1056) (lettre non datée, très probablement deuxième quinzaine de janvier 1934).

Mon cher Collègue,

Mais non ! Vous êtes trop modeste, et vous assignez aux *Annales* un but trop restreint ! Il y a toute sorte de choses excellentes de vous qui sont faites pour les *Annales* ! Tous les chapitres de votre *Déclin du Moyen Âge* auraient pu y paraître les uns après les autres. Tout ce qui noue un lien entre *l'art et l'économie*, entre la *pensée et la structure sociale*, entre la *psychologie collective et les états sociaux* rentre dans nos préoccupations. De *l'économie pure*, nous en avons ; des historiens économistes, au sens étroit du mot, nous en avons : mais des hommes capables comme vous de nouer, avec talent, un lien entre *art, mœurs, état social, pensées collectives* ou *individuelles*, il n'y en a pas des masses ; et c'est pour cela que, personnellement, *je tiens beaucoup à votre collaboration*. Je ne fais pas une *Revue* pour y enfouir des articles. Je fais une *Revue* pour *élargir de jeunes esprits*, et les tirer de leur spécialité précisément – leur montrer qu'il y a autre chose. Réfléchissez et vous trouverez certainement dans vos cartons – ou dans votre esprit, le pendant d'un de vos beaux chapitres du *Déclin* : « l'âpre saveur de la vie »... « La conception hiérarchique de la Société »... « Les formes de la pensée reflétées dans la vie pratique »... « L'art et la vie »... « Le verbe et l'image »... Tout cela, bon pour les *Annales* ! Tout cela ou leur équivalent ! Tout cela qui est du meilleur *Huizinga (sic)* et dont nous avons bien envie ! – Donc, je ne renonce pas. Je vous veux collaborateur à notre œuvre d'éducation et d'élargissement intellectuel. Pardonnez-moi cette insistance. Nous ne manquons pas d'articles, certes. Mais d'hommes à l'esprit large, nous n'en aurons jamais assez. Bien à vous, mon cher collègue.

Il semble qu'il n'y ait pas eu de réponse de *Huizinga* à cette dernière tentative de *Lucien Febvre*. Peut-être l'agacement devant l'erreur d'orthographe de son nom, particulièrement mal venue dans un tel contexte ? La chronologie et le contenu de ces échanges montrent en tout cas l'intensité de cette correspondance qui, en deux mois, comprend six lettres échangées,

---

<sup>124</sup> Lettre reprise dans la correspondance publiée de *Huizinga*, mais à une mauvaise date (fin 1933) : elle ne peut venir qu'après la lettre de *Huizinga* du 9 janvier 1934, dont elle constitue la réponse.

dont quatre ont été retrouvées (auxquelles s'ajoutent la correspondance de Bloch et Febvre à propos de Huizinga). Toutefois cette correspondance montre aussi une réelle ambivalence : ambivalence de Huizinga qui, comme toujours, répond très promptement à l'invitation de ses interlocuteurs, mais qui semble se faire vite une raison devant leur réticence à l'égard des sujets proposés. Il ne donne pas suite notamment à l'ouverture de Febvre qui n'avait pas opposé un refus définitif à ses premières propositions.

Sans doute, comme on l'a justement remarqué<sup>125</sup>, les circonstances en sont-elles en partie responsables : à cette date (tournant 1933/1934), Huizinga a autre chose à faire que l'écriture d'un article original pour ce qui n'est encore qu'une revue française confidentielle. C'est l'époque où, nous l'avons vu, son activité s'oriente vers la critique et la philosophie de la culture. Et c'est bien pourquoi il propose à Febvre des articles qu'il a « en stock » : « Les origines médiévales du capitalisme » est le thème d'une conférence qu'il a donné à Utrecht en 1932<sup>126</sup> ; « L'élément ludique dans l'histoire »<sup>127</sup> reprend le sujet de son discours inaugural de recteur de Leyde de février 1933. Quant à retenir des sujets néerlandais comme le lui suggère Febvre, l'idée correspond davantage aux préoccupations du moment de Huizinga : il a donné l'année précédente trois conférences à Cologne sur « La culture hollandaise du XVIIe siècle »<sup>128</sup> et achève la rédaction de son essai sur « L'esprit des Pays-Bas »<sup>129</sup> ; mais ces écrits très généralistes et relevant davantage de « l'histoire-mémoire » ne peuvent convenir à un périodique scientifique, orienté vers l'histoire économique et sociale. Périodique dont Huizinga connaît bel et bien l'existence, mais qu'il n'a sans doute jamais eu entre les mains<sup>130</sup>. D'où les explications de Lucien Febvre, désireux de dissiper un malentendu bien compréhensible de son collègue néerlandais sur la ligne éditoriale de la revue.

On remarque d'ailleurs une attitude plus ouverte et clairement plus désireuse d'aboutir de la part de Febvre que de Bloch. Ce qui invite à faire droit à une autre considération : l'existence d'une certaine difficulté dans les relations entre les deux médiévistes, Huizinga et Bloch. Sans doute ce dernier a-t-il été à l'origine de l'appel à l'historien néerlandais, victime du boycott nazi dans le contexte d'une affaire d'antisémitisme flagrant, auquel Bloch ne pouvait qu'être sensible<sup>131</sup>. Mais on mesure déjà chez lui un enthousiasme modéré en raison de l'âge de Huizinga (« drôle de jeune ») et l'on voit aussi que c'est lui qui se montre le plus réticent devant les propositions de ce dernier : « je me méfie du ludique » écrit-il à Febvre pour décliner le sujet. Mais pourquoi écarter l'article sur « les origines médiévales du capitalisme » qui paraît bien dans la ligne des *Annales* ? Febvre lui-même avait longuement abordé cette question au début des années 1920, notamment à la lumière des travaux de Pirenne<sup>132</sup>. Les

---

<sup>125</sup> H. Wesseling, *op.cit.*, p. 151.

<sup>126</sup> AH, 9, II, 1.

<sup>127</sup> J. Huizinga, *Over de grenzen van spel en ernst in de cultuur* (VW, V, 3-25).

<sup>128</sup> J. Huizinga, *Holländische Kultur des siebzehnten Jahrhunderts. Ihre soziale Grundlagen und nationale Eigenart*, Iéna, 1932.

<sup>129</sup> J. Huizinga, *Nederland's Geestesmerk*, Amsterdam, 1934 (VW, VII, 279-312).

<sup>130</sup> Dans son panorama de l'historiographie française contemporaine, Huizinga mentionne à propos de l'histoire économique qu'« elle dispose depuis peu d'un journal, la *Revue d'histoire économique et sociale* » (VW, VII, 251). Il ne peut s'agir que des *Annales*, fondées en 1929, (cf. l'expression « depuis peu ») et non de la revue homonyme, fondée en 1908 par Deschamps et Dubois. Mais l'erreur de titre montre que Huizinga n'a pas la revue sous les yeux. De fait l'université de Leyde ne s'y abonnera qu'après la guerre.

<sup>131</sup> La réaction de Bloch à l'incident Von Leers annonce la belle maxime de *L'étrange défaite* : « Je ne revendique jamais mon origine que dans un cas : en face d'un antisémite ». (Marc Bloch, *L'étrange défaite*, Paris, 1990, p. 31.)

<sup>132</sup> Voir notamment « Les nouveaux riches et l'histoire : une vue d'ensemble sur l'histoire du capitalisme », *Revue des cours et conférences*, 23, 1921-1922, n° 2, p. 423-440.



explications qu'il donne à Huizinga pour écarter ce sujet, suite, précise-t-il, à sa concertation avec Bloch, sont bien contournées et obscures. N'y aurait-il pas là tout simplement l'effet d'une certaine rivalité de métier avec Huizinga de la part de Bloch lui-même ?

Un épisode antérieur de quelques mois à cette correspondance avec les *Annales* semble de nature à accréditer l'hypothèse. Au début de la même année 1933 en effet, Ferdinand Lot, le grand médiéviste de la Sorbonne, dont Bloch avait été l'élève, avait renoncé à écrire le volume de *L'Evolution de l'humanité* consacré à « La dissolution de l'empire carolingien et le régime féodal » et avait recommandé à Berr le nom de Huizinga – qu'il avait probablement rencontré, rappelons-le, lors des cours à la Sorbonne en 1930 – pour reprendre le projet<sup>133</sup>.

Le 5 février, Marc Bloch écrit à Febvre sur la question en évoquant les auteurs possibles :

Calmette ? Il a déjà dit ce qu'il avait à dire (collection Colin) et ne ferait que se répéter [...] Huizinga : Il sait beaucoup, je crois, mais dans un cadre assez restreint, topographiquement (vous savez, comme moi, combien son *Automne* est à ce point de vue limité) ; en outre je me demande s'il accepterait. Il me paraît tout à fait tourné vers de tout autres problèmes (« origines » de la Renaissance, mouvement érasmien, etc.). La partie haut Moyen Âge doit lui être très étrangère<sup>134</sup>.

Reste, selon Bloch, le médiéviste belge Ganshof et lui-même. Finalement, il déclare vouloir se charger du volume, malgré la lourdeur de ses autres engagements<sup>135</sup>.

Le jour même Febvre écrit à Berr, en joignant la lettre de Bloch :

La société féodale [...] je ne vois en vérité que lui. Dès la première minute, j'ai fait *in petto* à la candidature Huizinga les objections mêmes que Bloch formule en clair.

Et, quelques jours plus tard, il précise le projet de son ami :

Il s'offre à donner (et il est le seul capable de donner) une *étude de structure sociale* dont nous manquons. Donc quelque chose de *très original* ; rien de ce que vous donnerait un Calmette ou un Huizinga<sup>136</sup>.

Or, le moins que l'on puisse dire est que ces « objections » de Bloch sont un peu rapides : Huizinga n'est guère occupé à cette époque par « Erasme et des débuts du monde moderne ». Dans les années 1931-1933, il ne consacre qu'un *seul* article aux questions érasmiennes, alors qu'il est toujours plongé dans les questions médiévales : monographie sur Alain de Lille, long article sur Jean de Salisbury et nombreux comptes-rendus. Et au moment même où Bloch écrit ces mots, Huizinga donne l'un de ses deux cours annuels à Leyde sur le « système féodal » (*leenstelsel*). Davantage, cette même année 1933, Huizinga écrit le long chapitre consacré à la fin du Moyen Âge (« Das Spätmittelalter ») dans le cadre d'un projet allemand de *Weltgeschichte*<sup>137</sup>. Enfin, Bloch, dont on connaît l'érudition, ne peut ignorer les deux articles de Huizinga parus *en France même* les années précédentes et portant sur des sujets médiévaux : « l'Etat bourguignon » et « La physionomie morale de Philippe le Bon ». Et

---

<sup>133</sup> J. Pluet-Despatin mentionne ces lettres de F. Lot à Berr des 9 et 24 janvier 1933, dans *Ecrire la société féodale. Lettres de Marc Bloch à Henri Berr, 1924-1943*, Paris, 1992, p. 68.

<sup>134</sup> M. Bloch, L. Febvre, *Correspondance*, *op.cit.*, 1, lettre CXVII.

<sup>135</sup> Ce sera *La société féodale* qui paraîtra en deux volumes et en deux temps en 1939 et 1940.

<sup>136</sup> Lettres de Febvre à Berr des 5 et 8 février 1933, J. Pluet-Despatin, *op.cit.*, p. 70.

<sup>137</sup> Ce texte de 64 pages, non publié en raison de la censure de Huizinga en Allemagne suite à l'incident Von Leers, a été édité en 2011 par la revue *Millennium*, 25, 2011, n° 1.

Huizinga n'a-t-il pas consacré une partie de ses cours à la Sorbonne en 1930 sur une autre partie du Moyen Âge, le XIIe siècle, avec ses « Trois esprits prégothiques<sup>138</sup> » ? Force est de constater que Bloch n'a pas cherché à s'informer avant d'écarter la « candidature » de son collègue néerlandais et de proposer la sienne... Rivalité qui pourrait bien au demeurant être réciproque, lorsque l'on connaît – il est peu probable que Bloch lui-même les ait connus<sup>139</sup> – les jugements parfois acides de Huizinga sur les œuvres de son jeune collègue français, où le principal mérite qu'il lui reconnaît est de remettre en cause les idées antérieures ; mais au risque d'accumuler les « détails particuliers » (*bijzonderheden*)<sup>140</sup>.

Febvre, que sa spécialité de moderniste met à l'abri de cette rivalité de métier, montre incontestablement une attitude plus ouverte. On le voit dans sa correspondance avec Huizinga comme dans sa remarque à Berr à propos du volume 50 de *L'Evolution de l'Humanité* :

Le volume 50, savez-vous à qui il aurait fallu le demander ? Précisément à Huizinga, qui, après son bel *Herbst von Mittelalter* (*sic*), est sur Erasme et les débuts du monde moderne. C'aurait été autre chose que du Cohen<sup>141</sup>.

Alors que Bloch, après avoir été l'un des découvreurs de *Herfsttij* en France, ne mentionne plus son collègue néerlandais dans ses publications (au point de l'oublier complètement dans la bibliographie de *La société féodale*), Febvre se fera de plus en plus le relais de l'œuvre de Huizinga en France dans les années 1940 et au début des années 1950. Il lui consacrera plusieurs textes et notamment un hommage *post mortem* à l'occasion de la parution d'*A l'aube de la paix*<sup>142</sup> ainsi que la préface de l'édition française d'*Erasme*<sup>143</sup>. Davantage, l'on n'a pas suffisamment observé à quel point Huizinga est, sur le plan *qualitatif*, une référence majeure des deux grands articles programmatiques de Febvre sur « Histoire et psychologie<sup>144</sup> » et « La sensibilité et l'histoire<sup>145</sup> » : la lecture précise de ces textes, où le nom de Huizinga est cité de façon apparemment incidente, montre en réalité que Febvre discute sur de longues pages l'approche historiographique de son collègue néerlandais<sup>146</sup>. Lequel lui sert également de référence lorsqu'il rend compte de *La société féodale* de Marc Bloch<sup>147</sup>. Discussion au demeurant souvent critique, qui culminera, malgré l'hommage dû à

---

<sup>138</sup> Alain de Lille, Jean de Salisbury et Abélard. Huizinga en tirera des articles pour les revues néerlandaises : il se trouve que le premier d'entre eux sur Jean de Salisbury est publié cette même année 1933 dans le *Tijdschrift voor geschiedenis* (48, 1933, p. 225-244, repris dans VW, IV, 85-103), périodique régulièrement recensé dans la *Revue historique* à laquelle collabore Marc Bloch. La connaissance et l'intérêt de Huizinga pour le XIIe siècle était tel qu'il entretenait longtemps le projet d'écrire un ouvrage sur cette période. Voir Lodi Nauta, « Huizinga's Lente der Middeleeuwen : De plaats van de twaalfde-eeuwse renaissance in zijn werk », *Tijdschrift voor Geschiedenis*, 108, 1995, p. 3-23.

<sup>139</sup> Les archives de Bloch contiennent de nombreux comptes-rendus de ses propres ouvrages mais pas celui de Huizinga sur *Les rois thaumaturges*, paru au demeurant dans une revue très spécialisée, le *Tijdschrift voor rechtsgeschiedenis*.

<sup>140</sup> Sur l'analyse précise des critiques de Huizinga sur Bloch, voir ci-dessous, chapitre 7. 5.

<sup>141</sup> Lettre citée de Febvre à Berr ; il s'agit du volume 50 de la collection sur *La formation du génie moderne dans l'art de l'Occident* par René Schneider et Gustave Cohen qui paraîtra en 1936.

<sup>142</sup> L. Febvre, « Un testament », *Annales, Economies, Sociétés, Civilisations*, 3, 1948, n° 2, p. 246.

<sup>143</sup> L. Febvre, « Préface », dans J. Huizinga, *Erasme*, Paris, 1955.

<sup>144</sup> « Une vue d'ensemble. Histoire et psychologie », *Encyclopédie française*, VIII, 1938, repris dans *Combats pour l'histoire*, Paris, 1953, p. 207-220.

<sup>145</sup> « Comment reconstituer la vie affective d'autrefois. La sensibilité et l'histoire. », *Annales d'histoire sociale*, 3, 1941, repris dans *Combats*, p. 221-238.

<sup>146</sup> Voir ci-dessous, chapitre 7.5.

<sup>147</sup> L. Febvre, « La société féodale », *Annales d'histoire sociale*, 2, 1940, n° 1, p. 39-43.

une grande figure disparue, avec des mots négatifs sur *Homo ludens* en 1951, où il voit au final « une manifestation séduisante de l'esprit ludique<sup>148</sup>. »

### 1.5. Traduttore traditore ?

Cette ambivalence de la réaction des *Annales* et plus généralement des universitaires français soulève un dernier enjeu : celui des traductions de l'œuvre de Huizinga, qui ont connu quelques mécomptes. Le sous-titre de *Homo ludens* est ainsi devenu en français « Essai sur la fonction sociale du jeu », alors que le néerlandais dit « Essai de détermination de l'élément ludique de la culture » et que l'avant-propos de Huizinga, bel et bien repris dans l'édition française, met en garde contre les erreurs de traduction de ce sous-titre :

De longue date, la conviction s'est affermie en moi, de façon croissante, que la civilisation humaine s'annonce et se développe au sein du jeu, en tant que jeu. Dès 1903, on peut relever des traces de ce point de vue dans mes œuvres. En 1933, j'en ai fait le thème de mon discours de recteur de l'Université de Leyde, sous le titre : « Over de grenzen van spel en ernst in de cultuur ». Dans la suite, lorsque j'ai remanié ce discours à deux reprises, d'abord pour une conférence à Zürich et à Vienne (1934), puis pour une autre à Londres (1937), je l'ai intitulé : « Das Spielelement der Kultur », « The Play Element of Culture ». A deux reprises, mes hôtes corrigèrent en : « in der Kultur », « in Culture », et chaque fois j'effaçai la préposition pour rétablir le génitif<sup>149</sup>.

L'erreur de traduction, maintenue dans la traduction française, est la cause sans doute d'une longue incompréhension du sens profond de ce livre, qui n'est pas une « étude de la place du jeu dans la culture » mais exactement l'inverse : à savoir « dans quelles proportions la culture offre un caractère ludique<sup>150</sup>. »

Problèmes de traduction qui touchent aussi *Herfsttij*, mais de façon plus complexe et paradoxale. On a beaucoup commenté la prétendue « erreur » de la traduction française – par ailleurs excellente, comme le note Huizinga – pour le titre, le « *déclin* du Moyen Âge »<sup>151</sup> : pourtant, il y a tout lieu de penser que ce choix revient à l'auteur lui-même, comme l'indique sa première lettre à Hanotaux de juillet 1921 :

Je l'ai nommé « Automne du Moyen Âge » mais je m'en repens un peu. Ce titre me semble trop précieux et trop lourd. Peut être qu'il vaudrait mieux de le nommer simplement « le Moyen Âge français à son *déclin* » ou bien « Moyen Âge finissant », avec un sous-titre<sup>152</sup>.

Il est certain d'ailleurs que Huizinga a suivi de très près le progrès de sa traduction, réalisée à partir de la troisième édition néerlandaise<sup>153</sup>. Il en fait part à son éditeur, Payot :

---

<sup>148</sup> L. Febvre, « Un moment avec Huizinga », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 6, 1951, n° 4, p. 493-496. Pour l'analyse détaillée de cette critique, voir ci-dessous, Conclusion, « La théorie des formes. »

<sup>149</sup> J. Huizinga, *Homo ludens*, p. 12.

<sup>150</sup> *Ibid.*

<sup>151</sup> Ainsi Jacques Le Goff, pourtant l'un des meilleurs connaisseurs contemporains de Huizinga, déclare dans l'entretien liminaire avec Claude Mettra aux nouvelles éditions françaises de *L'Automne* (à partir de 1975) : « Sans doute J. Huizinga a-t-il été influencé par le célèbre livre de Spengler : *Le déclin de l'Occident* qu'il a d'ailleurs autant critiqué que loué. Mais la traduction française du livre est une trahison. [...] Toute la conception que J. Huizinga a de l'histoire s'exprime à travers le mot automne. » (*Automne*, p. I).

<sup>152</sup> Lettre citée de Huizinga à Hanotaux, 2 juillet 1921. C'est nous qui soulignons.

J'ai le plaisir de vous annoncer que Mlle Bastin vient d'achever la traduction de mon livre. Elle l'a fait très soigneusement et avec beaucoup d'intelligence. *J'ai contrôlé chaque page*<sup>154</sup>.

La comparaison de l'édition néerlandaise et le résultat en français montre qu'il est intervenu notamment pour en changer la conclusion<sup>155</sup> : ce qui aura des conséquences sur l'interprétation faite en France de sa conception de la transition Moyen Âge / Renaissance, sujet des dernières lignes du livre. Quant à la traduction allemande, par laquelle, rappelons-le, *Herfsttij* a d'abord été connu en France, elle a l'avantage de contenir, à la différence de l'édition française de 1932, le sous-titre et une partie de l'avant-propos de l'édition néerlandaise : ce qui permet à Bloch de connaître les réticences croissantes de Huizinga à l'égard du titre de l'œuvre<sup>156</sup>. Mais, cet avant-propos n'ayant pas été repris *intégralement* dans l'édition allemande, il ne connaîtra pas une remarque décisive de l'auteur sur le sens du livre, qui en explique le sous-titre : *étude sur les formes de vie et de pensée des XIVe et XVe siècles en France et aux Pays-Bas*. Huizinga doute en effet clairement de la possibilité de parvenir à percer le mystère des âmes d'autrefois :

Il s'agit des *formes* de la vie et de la pensée dont la description est ici tentée. Approcher le *contenu* réel qui a résidé dans ces formes, sera-ce jamais le travail de la recherche historique ? (VW, IV, 3)

Si Bloch avait connu cette remarque, aurait-il qualifié le livre d'« étude de psychologie historique, psychologie collective bien entendu<sup>157</sup> » ? Et Febvre aurait-il parlé de « cette admirable monographie psychologique<sup>158</sup> » ?

Quoiqu'il en soit, la réception de Huizinga en France de son vivant montre une précocité et une régularité certaines. Si l'on récapitule l'ensemble des comptes-rendus parus en France, l'on s'aperçoit que, contrairement à ce qui a pu être avancé<sup>159</sup>, de nombreux écrits de Huizinga y ont eu un écho<sup>160</sup>. Mais cette réception est demeurée discrète : le fait que ni la *Revue historique*, ni les *Annales*, ni même les publications plus spécialisées, *Le Moyen Âge* ou la *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, qui font autorité dans les milieux médiévistes, n'aient rendu compte des éditions néerlandaises et allemandes successives de *Herfsttij* est parlant ; et il faudra attendre 1936 pour que la *Revue historique*, sous la plume d'Emile Perroy, évoque assez rapidement l'édition française, au sein d'une revue de l'historiographie récente de la fin du Moyen Âge<sup>161</sup>. Cette discrétion des grandes revues a des conséquences néfastes pour la

---

<sup>153</sup> Lettre de Huizinga à Payot du 29 avril 1930. AH, dossier « Payot », *Corr. hors BW*.

<sup>154</sup> *Ibid.*, 12 septembre 1931.

<sup>155</sup> Sur la nature de ce changement et ses conséquences pour l'interprétation de la conclusion voir *ci-dessous* chapitre 6.

<sup>156</sup> « Je dois avouer que je goûte assez peu cette comparaison saisonnière et je suis d'autant plus à l'aise pour confesser mes répugnances que des doutes analogues paraissent être venus, après coup, à Monsieur Huizinga lui-même (voir p. VIII). » (M. Bloch, *art.cit.*, p. 33).

<sup>157</sup> *Ibid.*

<sup>158</sup> L. Febvre, « Histoire de l'art, Histoire de la civilisation : De Sluter à Sambin », *Revue de synthèse*, 9, 1935, n° 1, p. 7-17, repris dans *Combats*, p. 295-301 (citation, p. 300).

<sup>159</sup> Plusieurs comptes-rendus ont échappé à Els Naaijkens (*op.cit.*), en particulier les tout premiers, ainsi que ceux portant sur les écrits épistémologiques de Huizinga : ce qui ne retire rien à la qualité exceptionnelle d'un travail qui ne disposait pas des ressources actuelles des moteurs de recherche numérique, indispensables notamment pour repérer la littérature secondaire pertinente, même quand le nom de Huizinga n'apparaît pas dans le titre de l'article.

<sup>160</sup> A l'exception de *Mensch en menigte in Amerika* (1918), *Nederland's geestesmerk* (1934), *De wetenschap der geschiedenis* (1937) et *Nederland's beschaving in de zeventiende eeuw* (1941) : encore que la publication allemande de 1932, préalable à ce dernier livre, ait fait l'objet d'un compte-rendu de H. Tronchon en 1934 dans la *Revue germanique*, n° 25, p. 74.

<sup>161</sup> E. Perroy, *Revue historique*, 61, 1936, n° 177, p. 298.

diffusion de l'ouvrage : Le 13 novembre 1936, Payot tente de relancer le livre, « dont la vente de l'année passée n'était que de 29 exemplaires », en baissant le prix de 36 à 20 francs et en mettant une bande sur chaque exemplaire avec un extrait de l'introduction de Gabriel Hanotaux : « Ce livre nous apprend que dans les temps de grands troubles, il ne faut pas désespérer de la nature humaine » (BW, III, 1237). La question demeure ouverte de savoir si, malgré les espoirs de Huizinga, une telle recommandation qui donne une idée (hélas) juste de l'ensemble de l'introduction, oscillant entre banalités et effets de style, était de nature à accroître l'audience du livre... Marc Bloch attestera de sa faible diffusion, lorsque réfugié en zone libre et chargé d'un cours d'agrégation sur les XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles français, il constatera à regret l'absence du livre dans la bibliothèque de la grande université de Montpellier<sup>162</sup>.

Au total, si les relations de Huizinga avec les milieux intellectuels français, et en particulier les historiens, y compris les fondateurs des *Annales*, ont été plus intenses que généralement admis<sup>163</sup>, elles sont demeurées empruntées d'une ambivalence, qu'il s'agit dès lors de comprendre. Nul doute que les circonstances ont pesé lourd dans l'échec des projets de coopération entre Huizinga et ses différents interlocuteurs français. Ces projets sont en effet tous survenus à partir de 1933, alors que l'historien néerlandais est pris par d'autres urgences aussi bien intellectuelles que politiques<sup>164</sup>. Nul doute non plus que les aléas des différentes traductions de *Herfsttij* ont biaisé l'interprétation du livre et plus généralement l'ensemble de l'œuvre de Huizinga. D'autant que celle-ci, on le sait, fera longtemps l'objet d'une connaissance lacunaire, en particulier les écrits épistémologiques qui ne sont vraiment connus dans la France d'alors et *via* les traductions allemandes que d'Henri Berr<sup>165</sup>. Mais tout aussi importantes pour comprendre cette ambivalence que l'on constate, en vérité, de part et d'autre – *et peut-être plus encore de la part de Huizinga vis-à-vis de ses collègues des Annales*<sup>166</sup> – sont les conditions d'exercice du métier d'historien, qui diffèrent sensiblement entre les deux pays dans cette première moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>162</sup> M. Bloch, L. Febvre, *op.cit.*, III ; lettre CDLXXVI, 9 octobre 1942.

<sup>163</sup> Ainsi, lorsque H. Wesseling, dans un article antérieur, estime que « l'intérêt de Huizinga pour les *Annales* était donc restreint », on ne peut qu'être d'accord ; on le sera moins, en tout cas pour ce qui concerne Febvre, lorsqu'il ajoute qu'« inversement l'on n'a pas manifesté trop d'intérêt non plus. » Il est vrai que cet auteur, tout comme Anton van der Lem, (*art.cit.*) s'appuie sur la seule correspondance publiée. (H.L. Wesseling, *Onder historici. Opstellen over geschiedenis en geschiedschrijving*, Amsterdam, 1995, p. 91).

<sup>164</sup> H. Wesseling remarque très justement : « On se demande comment les choses auraient tourné si Champion avait publié le livre en 1922 ou 1923. » (*A Cape of Asia*, p. 152).

<sup>165</sup> Henri Berr, « Au bout de trente ans », *Revue de synthèse historique*, 50, 1930, p. 5-27. Berr, dans ce panorama du travail de « synthèse » à travers le monde, consacre une page à la position épistémologique de Huizinga, dont le contenu sera examiné ci-dessous, chapitre 7.4.

<sup>166</sup> Dans son panorama de « L'historiographie française contemporaine » de 1931, Huizinga ne cite pas le nom de Lucien Febvre, qui constitue pourtant une référence fréquente de ses cours. De façon générale, les historiens qu'il cite appartiennent soit à la génération de ses propres maîtres, soit à la sienne et ne contiennent que très peu de noms parmi les plus jeunes générations (voir traduction en annexe).

